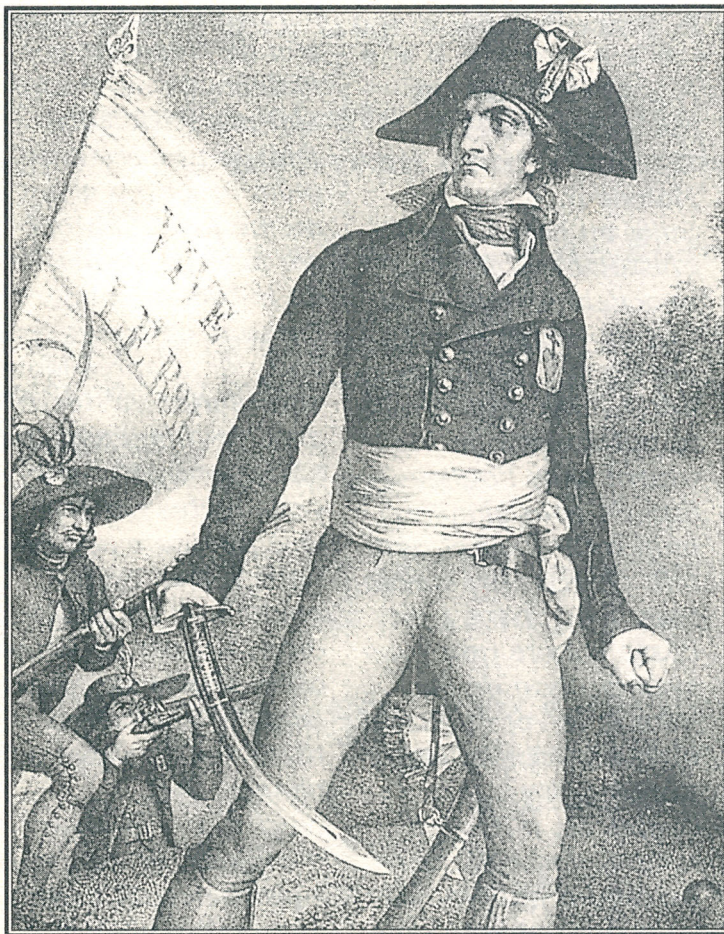


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Mars 1996

Bicentenaire de l'exécution de Jean Nicolas Stofflet,
chef chouan fusillé à Angers par la canaille républicaine.

N° 90

DÉCADAIRE

de civilisation française et de tradition catholique

- ☐ Alger mobilise un « lobby » en France
- ☐ Violences : une « prof » raconte
- ☐ Peregrin est de retour
- ☐ Grigneux n'est pas parti
- ☐ F. G. fête la sainte Andouille
- ☐ Delaigle joue du piano aqueux
- ☐ et ADG doute de l'orthodromie
des mœurs de notre aïeul(e ?) Lulu.

Lettres de chez nous

PAS NOS IDÉES

Deux militantes de notre fédération de Meurthe-et-Moselle sont abonnées au Libre Journal. J'ai voulu cela pour diversifier les abonnements auxquels nous faisons face. Nous répartissons ainsi les lectures de la presse.

Je vous adresse l'enveloppe libellée à ces deux noms par le Quotidien de Paris qui les a démarchées. Il ne pouvait les connaître que par votre fichier puisque ces deux noms ne sont associés à aucune autre parution.

Je tiens à vous signaler également que, secrétaire départemental adjoint du FN de Meurthe-et-Moselle, j'ai été abonné gratuitement au Quotidien de Paris par le FN Saint-Cloud et que cette façon de promouvoir un organe de presse dont la lecture m'a montré qu'il n'avait ni les idées, ni les préoccupations, tant intellectuelles que spirituelles, d'un organe vraiment national, m'a profondément déplu.

J'en profite également pour vous dire com-

bien j'apprécie la qualité de votre journal et, en particulier, je tiens à vous féliciter de votre éditorial du 24 mars intitulé "Un Français, c'est zéro", relatant la lâche agression d'un militant de notre fédération.

G. B. (Nancy)

A L'ATTENTION DE NICOLAS MIGUET

Monsieur,
Suite au harcèlement épistolaire dont vous m'accablez depuis un certain temps dans le but de me voir m'abonner à votre consternante publication, je me trouve dans l'obligation de vous signifier mon refus clair et définitif de vous lire davantage.

Passes encore que vous ayez cru bon de cautionner le vol du fichier du Libre Journal (si toutefois vous le contestez, n'hésitez surtout pas à me faire savoir par quel miracle vous avez obtenu mes coordonnées, je ne manquerai pas de vous faire parvenir mes plus plates excuses).

Passes également que le "patron" que vous êtes censé être se décharge, avec une élégance

rare, de ses responsabilités sur je ne sais qui, qui aurait fait je ne sais quoi.

("CéPaMoiCéLeCoursier !" Mon Dieu, quelle classe !)

Passons aussi sur les propositions attentatoires que vous avez faites au Libre Journal afin de "réparer" vos malversations. Ne frôlant pas le ridicule mais le percutant de plein fouet, en allant même jusqu'à proposer à Serge de Beketch de le "dédommager" ! Passons enfin sur votre courrier, d'après lequel vous seriez au mieux avec les dirigeants du Libre Journal et que vous n'êtes en rien visé par leurs accusations ! Avec un tel aplomb, si Le Quotidien de Paris ne vous offre plus la situation à laquelle vous devez rêver, tentez votre chance chez Electrolux ; la vente d'aspirateurs au porte-à-porte devrait vous assurer réussite et prospérité...

Je passe donc, affligé mais résigné, sur tout ça et sur tout ce que j'ignore, mais il y a une chose sur laquelle je n'arrive pas à passer, c'est sur les courriers

que vous m'adressez dans lesquels vous avez le comique mauvais goût, insupportable, de m'appeler "cher ami" !

Ça, voyez-vous, Monsieur, il m'est impossible de le tolérer. Je n'ai jamais été, je ne suis pas et je ne serai jamais l'ami d'un pénible cacographe à la prose opaque et crépusculaire, dont les méthodes d'Al Capone de banlieue de quatrième zone de Carte Orange oscillent périlleusement entre le vol à la tire et le cambriolage de pauvres appartements, déguisé en employé du gaz... Vous cristallisez sur votre nom le deshonneur de toute une presse racoleuse, vulgaire et aux ordres, se vautrant avec délectation dans la défense farouche de son bout de trottoir et n'hésitant jamais à utiliser les moyens les plus avilissants pour tenter de surnager, quel qu'en soit le prix.

En vous priant de ne plus jamais m'écrire, je ne vous souhaite rien, car vous n'êtes rien.

Philippe Sinclair
(Paris)

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

139, boulevard de Magenta

75010 Paris

Tél. : (1) 42.80.09.33.

Fax : (1) 42.80.19.61.

- Directeur : Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Principaux associés : Beketch, Fournier
- Commission paritaire : 74 371

- Dépôt légal à parution

- Imprimerie R.P.N.

Le Blanc-Mesnil

- Directeur de publication : Danièle de Beketch

ISSN : 1244-2380

Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Abonnement
1 an 600 Frs,
à **SDB**,
139 boulevard de Magenta
75010 Paris
42.80.09.33

Editorial

L'ultime dignite

On a fait grand bruit autour de la proposition de certaines autorités médicales selon lesquelles, faute de quantités suffisantes de produit, il faudrait tirer au sort le nom des sidéens qui auraient accès aux trop rares doses d'un médicament nouveau.

Les bien-pensants ayant protesté contre cette « loterie de la mort », Juppé, bien sûr, est intervenu pour l'interdire.

Sans rien proposer d'autre.

Alors, que faire puisqu'il n'y a pas assez de doses pour soigner tout le monde ?

Que faire qui soit à la fois raisonnable, applicable, juste et digne ?
Laisser jouer le marché et réserver ce produit rare, donc cher, à ceux qui peuvent payer ?

Ce serait un scandale plus grand encore.

Alors, que faire ?

Dans un navire qui coule, on ne tire pas au sort ceux qui monteront dans les chaloupes. On ne vend pas non plus les places aux enchères.

On sauve d'abord les passagers. Parce qu'ils n'ont aucune responsabilité dans le drame. Puis, si possible, on embarque l'équipage. Quant au capitaine, il n'accède le dernier qu'à la dernière chaloupe. S'il reste de la place.

Parce qu'il se sait responsable du naufrage, même s'il n'est coupable d'aucune faute.

Eh bien, dans cette affaire, la solution de bon sens et de justice est de demander aux sidéens toxicomanes et homosexuels de s'effacer devant les victimes de transfusion de sang contaminé.

Ces malades-là sont totalement innocents.

Ils n'ont rien fait contre la Loi naturelle.

Les autres ont un droit à notre compassion, à notre fraternelle solidarité dans le malheur qui les frappe.

Mais ils ont un devoir de dignité.

Et la première des dignités, c'est d'assumer sa propre responsabilité jusque dans ses conséquences les plus lourdes.



SOUTIEN



Dans l'affrontement dantesque pour la présidence de l'UDF, Léotard vient de s'assurer du soutien de Bernard Stasi. Comment ça : "Qui ?"

PATIENCE



le rabbin Sitruk vient de rappeler que la loi juive interdit les relations sexuelles hors mariage, les aventures multiples et, par conséquent, le préservatif.

Comme ce vieux réac de Jean-Paul II.

On attend les vociférations et les lazzi d'usage...

RÉSEAU



Un gigantesque réseau d'immigration clandestine vient d'être démantelé par la police de l'immigration. Les clients de cette filière étaient essentiellement des terroristes du FIS-GIA et des corrompus du FLN. Les seuls Algériens qui aient les moyens de payer les cent mille francs que les passeurs exigeaient.

On espère qu'ils ne voyageaient pas dans la même cabine...

DISCRÉTION



L'étrange, justement, c'est le silence que les autorités françaises observent sur ce "coup" qui aurait pourtant redoré le blason de Debré-au-dessous-de-zéro (ministre de l'Intérieur, il n'est pas inutile de le rappeler), au moment où les statistiques montrent que le fils de son père fait moins bien encore que ses prédécesseurs socialistes en matière d'expulsion de clandestins.

GROS BONNET



Le motif de cette discrétion tient à la personnalité du caïd du réseau : un gros homme d'affaires binational, enrichi dans le négoce des parfums et des pierres précieuses, et qui fréquentait la meilleure société parisienne. Ils ont l'air fin, les "économistes" qui réclament l'abolition des visas pour les hommes d'affaires...

Nouvelles

Alger mobilise un "lobby" pour "défendre et stratégique"

La semaine dernière se sont tenues à Alger les assises du "Comité provisoire de suivi de la communauté algérienne à l'étranger".

Les médias français, qui, en ce qui concerne l'Algérie, ne s'intéressent plus qu'à la guerre sanglante entre fondamentalistes islamistes et bandes armées de la mafia gouvernementale, n'en n'ont pas touché un mot.

Et pourtant...

Comme son nom l'indique, ce Comité est un organisme d'Etat.

Placé sous la tutelle de Tedjini Salaouandji, secrétaire d'Etat à l'émigration, il gère les millions d'algériens vivant hors d'Algérie, et surtout en France.

Combien sont-ils ? Le gouvernement algérien considère comme un secret d'Etat le chiffre de ses ressortissants hors frontières. En France, les autorités et le lobby immigrationniste s'entendent pour entretenir dans les statistiques une confusion savante. Le refus de la moindre "discrimination" entre binationaux, immigrés réguliers, immigrés clandestins, travailleurs, familles regroupées, ayants droit, titulaires de visa temporaire, produit à peu près le même effet que le secret absolu.

Cependant, un chiffre est officiellement admis, il le faut bien : sept cent mille Algériens vivent donc en France, selon les statistiques de l'INSEE. Les sta-

tistiques officielles, elles, donnent, selon le QUID 1995, "deux à trois millions", supputation livrée pour 1992 mais qui n'a certainement pas baissé depuis.

A ces estimations il faut ajouter le nombre des clandestins qui, par définition, est inconnu.

L'immigration clandestine, toutes nationalités confondues, a cependant été évaluée dans des articles, interviews ou déclarations publiques par des personnalités politiques ou dirigeants d'organismes officiels spécialisés.

Les chiffres vont de cinquante mille (Gérard Moreau, directeur de "Populations et Migrations") à cinq cent mille (Jean-Claude Barreau, ex-président de l'Office des Migrations, Charles Pasqua, ex-ministre de l'Intérieur, et Didier Bariani, ex-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères).

La proportion d'Algériens réguliers par rapport à la totalité de l'immigration officielle est de 18 %. On peut raisonnablement tenir que la proportion des Algériens en situation irrégulière par rapport à la totalité des clandestins est la même.

Dans ce cas, le nombre des Algériens et binationaux vivant légalement ou clandestinement en France s'inscrit dans une fourchette qui va de huit cent mille à quatre millions d'individus. Hommes, femmes et enfants.

1,25 % à 7 % de la population totale de l'Hexagone.

Ce chiffre fait du secrétaire d'Etat algérien à l'émigration, le "ministre" d'une administration qui gère, en France, plus de monde que la plupart des ministres français.

Et qui les gère avec autorité.

En témoigne la ruée sur les consulats qu'a provoquée, l'an dernier, l'ordre donné par le gouvernement algérien à ses ressortissants en France de voter massivement pour l'élection présidentielle à Alger.

Cette ruée et les nombreux reportages télévisés qu'elle a suscités ont d'ailleurs permis de vérifier que les binationaux votaient, s'avouant ainsi citoyens algériens de papiers français et non pas compatriotes français. C'est dire l'importance considérable, pour la France, de ces assises du Comité provisoire de suivi de la communauté algérienne à l'étranger.

Selon la presse algérienne, ces assises sont à considérer comme «le prolongement d'une préparation technique en vue de concrétiser les recommandations générales pour une **mobilité** des Algériens émigrés sous toutes les latitudes...»

Sept points principaux ont été abordés : l'évolution, jugée positive, de l'attitude du pouvoir algérien à l'égard de l'émigration, les



du Marigot

re ses intérêts politiques, économiques es" en France

modes de drainage (sic) de l'épargne des émigrés vers l'Algérie, la multiplication des consulats, la prise en charge des lieux de culte à l'étranger par des imams algériens, l'ouverture de centres culturels destinés à l'émigration en pays étrangers, la nécessité de convaincre les jeunes binationaux d'effectuer leur service militaire en Algérie (ce point ne concernant que la France qui est le seul pays d'accueil à proposer un tel choix).

En clair, il s'agit d'organiser, de mobiliser, de "nationaliser" et de rentabiliser ce que le président Giscard d'Estaing avait appelé "l'invasion".

Et le septième point ?

Le septième point est celui que la presse indigène a applaudi le plus vigoureusement en annonçant la naissance prochaine d'un «lobby algérien qui ne serait pas moindre au niveau de l'influence que d'autres lobbies très actifs en Europe ou en Amérique...»

Pour le cas où leurs auditeurs n'auraient pas parfaitement saisi, Ahmed Attat, ministre algérien des Affaires étrangères, et son secrétaire d'Etat à l'émigration «peu soucieux d'enrober leurs déclarations et leurs observations d'un langage diplomatique de circonstance», ont ajouté carrément que ce lobby présenterait un «**intérêt basé sur des données politiques, économiques**

et stratégiques dans le temps et l'espace» (absolument sic).

Il est tout de même extraordinaire que pas un seul organe de presse écrite, parlée ou télévisée en France n'ait jugé bon de dire aux Français qu'est en train de se tramer de l'autre côté de la Méditerranée la mise en place officielle, conformément à la volonté proclamée du gouvernement algérien, d'un "lobby" qui aura pour but de défendre **"les intérêts politiques, économiques et stratégiques"** de l'Algérie dans les pays d'accueil de l'émigration algérienne.

C'est-à-dire qu'en France un groupe humain de huit cent mille à quatre millions d'Algériens ou binationaux va être **mobilisé**, sous contrôle des consuls, des "imams nationaux", des animateurs culturels algériens, en vue de faire pression (c'est la définition même du rôle du lobby) sur les autorités politiques et administratives françaises pour que les **intérêts politiques, économiques et stratégiques de l'Algérie** soient pris en compte.

Nous voici donc dans la situation qu'avait prévue De Gaulle : « deux millions d'immigrés, c'est le chiffre au dessus duquel l'immigration cesserait d'être une force d'appoint pour devenir une force de substitution. »

Entre parenthèses, c'est là qu'on va voir à l'œuvre les contempteurs de Vichy...

Mais que l'on n'espère pas

trop une... résistance du gouvernement français. Ce lobby, non seulement il ne le redoute pas mais il l'appelle de ses vœux en incitant, jour après jour, à la constitution de ce fameux "consistoire de l'Islam en France", absurdité sans nom sur le plan socio-religieux mais aussi folie irresponsable sur le plan politique puisque, l'expérience le montre avec la Mosquée de Paris, c'est Alger qui prendrait immédiatement le contrôle d'une telle institution pour la mettre au service de ses intérêts.

Et puis, sans être curieux, on voudrait bien que les immigrationnistes et autres tenants de la "chance pour la France" nous expliquent ce que leurs amis algériens entendent précisément par **les intérêts politiques, économiques et stratégiques dans le temps et l'espace** d'une population qui, en Algérie, a dépassé les limites du supportable en matière de démographie et de misère et dont, en France, l'âge moyen est de moitié inférieur à celui des autochtones et la prolifération double de la moyenne nationale.

On a bien une petite idée, mais on ne voudrait pas passer pour des prophètes de malheur en évoquant la vieille théorie de l'espace vital qui, comme on sait, a donné le "top chrono" aux heures les plus sombres de notre Histoire.

Serge de Beketch

OIGNEZ VILAIN...



Alger Info, torchon algérien publié en France pour cause

de pétoche, remercie le pays d'accueil à sa façon : "honteux bilan ... hypocrisie humanitariste ... sublimation du sordide ... système froidement répressif ... etc." Motif de cette rabbia : sur deux mille Algériens qui ont demandé le droit d'asile, seize seulement l'ont obtenu. Ils vont pouvoir nous cracher à la gueule, eux aussi, à présent.

MISÉRABLE



Dans la même feuille, un article "historique"

évoque... Bourbaki, "un misérable juif". Nonobstant le fait que Nicolas Bourbaki était d'origine grecque, le MRAP et la LICRA pourraient peut-être s'intéresser à Alger Info, non ? A moins que...

MARSEILLAIS



C'est, nous révèlent les gazettes, un "Marseillais" qui a

tenté de prendre en otages les élèves d'une école marseillaise proche de la Timone. Il s'appelle Nouredine Loumis.

PAS MARSEILLAIS



En revanche, ce n'est pas un Marseillais qui recru-

tait à Grigny des "beurs" volontaires pour des stages de guérilla en Afghanistan. Pourtant, l'individu portait un nom typiquement marseillais : Zinalabedine Chou-raki.

FRANÇAIS



Quant à Marc Seye, qui vient de faire condamner Nouvelles Fron-

tières pour discrimination raciale parce que cette société lui refusait un billet pour retourner dans son Afrique natale, il est français. Mais pas forcément marseillais.



PACTOLE



En bloquant le courrier, les grèves de décembre ont permis de dénombrer les mandats envoyés par les Algériens de France dans leur pays d'origine : deux cent mille par mois. L'évaluation des sommes ainsi exportées tourne autour de cinq milliards de francs par an (cinq cent milliards de centimes).

ACCABLANTE



Le rapport sur l'immigration que prépare la commission Philibert est si accablant que Debré a donné ordre à ses services de concocter dare-dare un projet de loi aux allures suffisamment répressives pour atténuer l'effet des conclusions de la commission parlementaire sur l'opinion publique.

EMPOIGNADE



Rififi chez les exterminationnistes. Dans une interview au "Devoir" de Montréal, Raul Hilberg accuse : "Sur l'holocauste, Hannah Arendt demeure un amateur. Elle ne sait pas de quoi elle parle". Déjà, Vidal-Naquet avait dit d'Elie Wiesel : "Le rabbin Kahane, cet extrémiste juif, est moins dangereux qu'un homme comme Elie Wiesel qui raconte n'importe quoi". Vous verrez qu'ils finiront par accuser Martin Gray de ne pas avoir écrit ses livres lui-même.

DIGNITÉ



En attendant, Georges Wellers a écrit dans "Zéro", à propos de la chambre à gaz de Ravensbrück : "Vous savez, Klarsfeld ne comprend pas grand-chose à cette affaire". Et l'ancien chef des services spéciaux israéliens traite le chasseur de nazis Simon Wiesenthal de menteur. Allons, messieurs, un peu de dignité !

Autres

Madame A. C., professeur, répond au "Libre Journal" sur la violence à l'école

Ayant été pendant dix ans professeur à l'Education nationale, votre article "L'école est un lieu de non-démocratie" m'a beaucoup intéressée. Permettez-moi d'y apporter quelques précisions.

J'ai débuté dans l'enseignement il y a quarante ans. Or, à cette époque, l'immigration n'existait pas. Néanmoins, j'ai pu constater de visu que la déliquescence de notre enseignement (cause de la violence actuelle) a été voulue et programmée.

La cause première de ce qui se passe est là : l'anéantissement voulu et préparé, je le répète, de toutes les valeurs chrétiennes. On a voulu refaire une nouvelle société sans Dieu. Les autres causes sont des causes secondes, y compris l'immigration.

On a voulu l'indiscipline. Des professeurs apprenaient à tricher, d'autres fumaient en classe et y incitaient leurs élèves ; on n'a plus rien exigé de ceux-ci ; dans les maternelles on a supprimé volontairement les petites chaises pour apprendre aux enfants à vivre par terre ; etc.

On a voulu la mixité. Dans le dernier lycée où je suis passée, les garçons violaient les filles dans les toilettes :

ce n'étaient pas des immigrés...

On a voulu la suppression de la grammaire ; on a voulu "simplifier" la langue française et appauvrir le vocabulaire des enfants : les professeurs qui continuaient à enseigner la grammaire étaient pénalisés lors des inspections. On a voulu les maths modernes. On a voulu l'abaissement du niveau scolaire (emploi du dictionnaire dans les examens, de la calculatrice, etc.). On a voulu politiser les lycées et tout l'enseignement. A cette époque, des professeurs étaient tabassés et roués de coups à la sortie du lycée, non par des élèves immigrés ou non, mais par... leurs collègues marxistes.

C'est volontairement que l'on a craché sur toute forme d'autorité. Des professeurs ont voulu cela. Les autres ont eu la lâcheté de laisser faire. Je puis vous assurer que la haine n'est pas un produit d'importation : pendant dix ans, j'ai subi la haine des marxistes français, bien français. J'ai connu un professeur que l'on a poussé au suicide, et combien d'autres qui se sont retrouvés en maison de repos... L'ambiance était irrespirable.

Autre cause, dont personne ne parle : on a poussé les femmes au travail. Deux conséquences néfastes :

– il n'y a plus de foyer et l'enfant, hors de la classe, se trouve obligatoirement rejeté à la rue ;

– les femmes ont envahi l'enseignement, attirées non par la vocation mais par les vacances...

Par ailleurs, la rétribution au-dessous de tout n'incite pas les hommes, sauf les... ratés. Vous pouvez être assuré que dans l'enseignement il y a 90 % de ratés. Ne s'improvise pas pédagogue qui veut. Les diplômes ne sont pas suffisants.

Bien sûr, l'immigration est un mal. Mais pour quelle raison ? Il n'y en a qu'une : ce n'est plus une immigration, mais une invasion. Mais, croyez-le, ceci aussi a été voulu par les professeurs. Ils ont toujours voté dans le sens qu'il fallait pour en arriver là. Je ne puis les plaindre.

Ce sont les enfants que je plains, y compris les immigrés, du moins ceux qui demandent qu'il y ait plus d'autorité.

A. C.



Nouvelles

Racisme antifrçais : jeunes et pas jolis...

Les attaques racistes antifrçaises vont croissant, sans que la LICRA et autres MRAP s'en indignent, occupés qu'ils sont à vouloir ronger le Front national jusqu'à l'os.

– Le 4 février, à Sevran, une bande de “jeunes” de la cité des Beaudottes attaque et pille le magasin Carrefour et une bijouterie. Motif : “Vengeance” contre des vigiles qui avaient refusé qu'ils emportent des articles sans payer. Trois blessés du côté des vigiles.

– Le 7 février, à Strasbourg, un Turc de 23 ans est condamné pour incendies et violences contre des policiers.

– Le 8 février, à Marseille, Pierre-Paul Hay, surveillant, est poignardé à trois reprises par Brahim. Motif : racisme. Le même jour, un certain Abderhamane Bouchentouf

était condamné à 15 ans de prison pour avoir égorgé, au cimetière de Lallaing (Nord) en août 1993, une vieille dame qui se recueillait sur la tombe de sa fille.

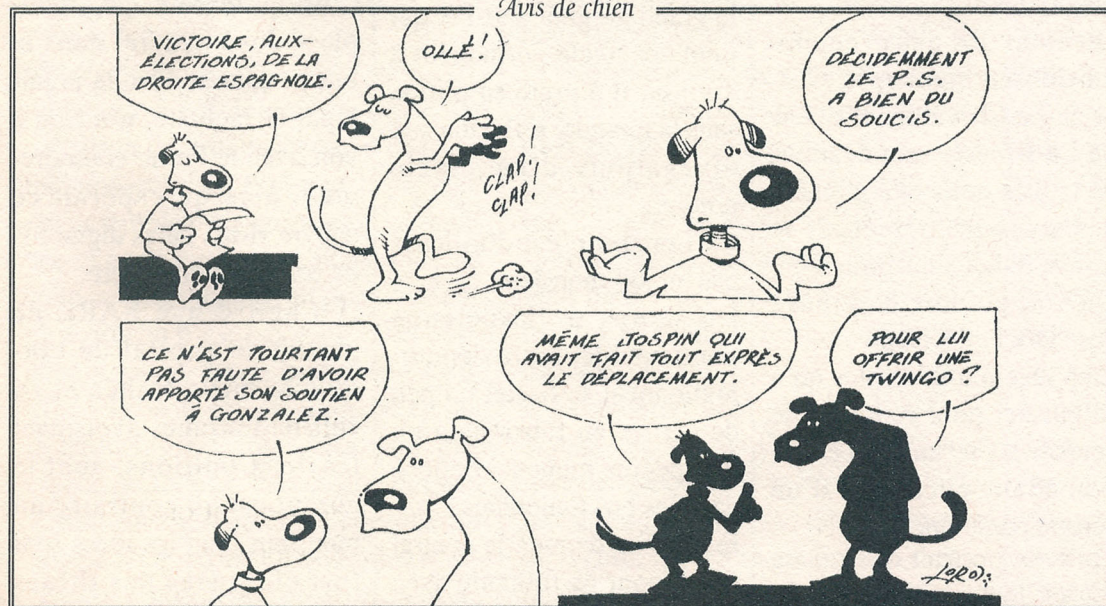
– Le 12 février, témoignages accablants de professeurs cités par *La Quinzaine universitaire*, journal de liaison du SNALC : une proviseur de lycée de Seine-Saint-Denis tabassée à coups de pied ; une professeur des Yvelines raconte que, dans sa classe, les bourreaux d'une élève se réjouissaient ouvertement que leur victime soit encore à l'hôpital, plusieurs jours après le viol collectif ; une enseignante de Paris explique comment un élève l'a menacée en pleine classe avec un couteau sans que quiconque ose intervenir... il est vrai que certains proviseurs préfèrent, comme à Aix, ficher et dénoncer à la haine publique

les militants nationalistes, sans souci des conséquences.

– Ainsi, à Bobigny, le 16 février, un élève de 15 ans est passé à tabac. Traumatisme crânien et quatre fractures faciales.

– Le 18 février, à Corbeil-Essonnes, des casseurs de la sinistre cité des Tarterêts s'attaquent aux pompiers, puis saccagent la bibliothèque, lapident la mairie annexe et la police. Le président de l'association “Tarterêts 2000” avait été arrêté en octobre pour trafic de drogue, des émeutes s'en étaient suivies, le maire Serge Dassault (le patron des avions) y fut blessé en tentant de négocier. Le même jour, une bande spécialisée dans la dépouille est arrêtée à Evry. Youssef, Abdelrazek, Ahmed, tous jeunes Français, vous donnent le bonjour.

Avis de chien



PAS DE GRAS



Cette foire d'empoigne provoque du mou dans la répression : pour la première fois depuis vingt ans, le professeur Faurisson n'est pas sous le coup de poursuites. Il a gagné son dernier combat judiciaire le... 29 février dernier. Le ministère public et les associations se déclarant “fatigués” de l'obstination du chef de file révisionniste.

Il est vrai que le professeur, qui doit encore plusieurs dizaines de milliers de francs à ses adversaires, est totalement ruiné.

Forcément, c'est moins drôle.

RÉVÉLATION



Dans sa remarquable lettre d'informations confidentielles, Emmanuel Ratier révèle que les résultats des élections syndicales dans la police ont été truqués. Les scores du Front national Police ont été réduits des trois-quarts, voire annulés dans certains quartiers sous prétexte “d'éviter des émeutes”.

MAFIA



Ratier cite les commissariats où ces truquages staliniens ont été perpétrés ouvertement par les chefs de poste. Entre autres, Mantes-la-Jolie, territoire occupé, et Fréjus, alias Léopolis, le Naples français (“Faits et documents”, bimensuel, 495 F par an, BP 254-09, Paris Cedex 09).

BOOMERANG



Marguerite Duras “tuait Le Pen tous les matins dans sa tête”.

Elle est morte un matin. Chose connue des initiés, les sorcières n'échappent jamais au “choc en retour”.



RÉVÉLATION



Les médias vont sans doute nous "révéler" maintenant que cette "résistante amie de Mitterrand" fut, comme nous l'avons écrit, une indic de la Gestapo qui livra l'un des agents du réseau auquel elle appartenait.

C'est le genre de "scoop" que les journalistes aiment balancer sur les cadavres sans héritiers.

Les moins dangereux.

DÉMOCRATE (I)



D'un candidat Lutte Ouvrière, cette appréciation portée dans le bulletin électoral de la secte trotskyste : "Les travailleurs sont une force quand ils sont en lutte. Quand ils votent, leurs voix ne comptent pas plus que celles des parasites et des bourgeois."» Des parasites ? Pas gentil pour les LO de FO.

DÉMOCRATE (II)



A la fête de l'égalité anti-Le Pen organisée par la JCR, couveuse de Krivine, les militants étaient déguisés en officiers bolcheviques. Cet hommage à une idéologie responsable de la mort de plus de cent millions de chrétiens s'est déroulé dans les locaux de l'association catholique chinoise du XIII^e.

Sauf erreur, le Consistoire de Paris n'a pas encore organisé de cérémonie néo-nazie.

DÉMOCRATE (III)



Vingt mille francs de dommages et intérêts et un mois de prison avec sursis contre un anarchiste qui avait saccagé la permanence du FN à Caen. Ses 149 complices, dont une trentaine de voyous allemands, n'ont pas été inquiétés.

CENSURE



Les décisions d'arracher les plaques de rues au nom d'Alexis Carrel, prix Nobel de médecine décrété vichyste par les boutiquiers de la mémoire, pourraient, redoute Bernard Antony, président de l'AGRIF, conduire à débaptiser les rues Clemenceau (auteur de "Au pied du Sinai"), ou Théophile Gautier (auteur du poème "Les Marchands du Temple"), tous textes politiquement non-conformes.

Quant au boulevard Voltaire, il ne reste qu'à le combler.

Autres Nouvelles

Un Toulonnais vertueux : Lenzini, du *Monde*

Mirifique exploit du "Rouletabille" du *Monde* à Toulon, José Lenzini : il a trouvé la piste de l'assassin de Jean-Claude Poulet-Dachary que la police cherche en vain depuis huit mois.

Dans un article aussi tordu (en moins bête, tout de même) que ceux de la starlette du plumitivism localier Claude Ardid, notre Hercule-Poirot conseille aux enquêteurs : "C'est à l'intérieur de l'actuelle équipe municipale qu'il faut chercher".

L'indication a l'avantage de limiter considérablement le champ d'investigation puisque ladite équipe ne compte que seize élus.

Mais Lenzini pousse plus loin la collaboration avec la police en lui fournissant le mobile caché de l'introuvable tueur. C'est "un ami très cher qui, éconduit, aurait bien pu commettre un crime passionnel".

Du coup, les deux femmes du Conseil municipal, Cendrine Le Chevallier et Eliane de La Brosse, sont écartées de la liste noire et le nombre des assassins potentiels se trouve réduit à quatorze.

On voit poindre le remake des "Dix Petits Nègres"...

La police n'a donc plus qu'à se baisser pour ramasser le coupable. Un "ami très cher", "éconduit" et capable d'un "crime passionnel".

Voilà un portrait que même l'inspecteur Clouzot parviendrait à identifier parmi quatorze élus.

Las ! Avec la meilleure volonté du monde et l'imagination la plus perversément débridée, les policiers qui examinent la liste des quatorze suspects restent secs.

Quant aux Toulonnais, à l'idée que l'un de ces très respectables pères de famille, tous de mœurs évidemment orthodoxes, aurait pu s'abandonner aux excès du crime passionnel pour les beaux yeux d'un adjudant de Légion en retraite, ils ne peuvent retenir un énorme éclat de rire.

Il est clair que seule une malveillance aussi imbécile que crapuleuse a pu pousser le *Monde* à publier une hypothèse qui relève très exactement du marxisme-tendance-Groucho.

Quant aux motivations de Lenzini lui-même, elles sont claires.

Prêt à tout (et à n'importe quoi) pour jouer un rôle dans le grand guignol anti-FN qui tient spectacle permanent à Toulon, il a prêté sa plume sans la moindre réflexion aux divagations d'un cinglé notoire.

Ce Lenzini n'est d'ailleurs pas un joli monsieur.

Du temps de l'ancienne municipalité, notre déontologue local se faisait un peu de beurre en fabriquant un prospectus mensuel déposé dans les bus toulonnais.

En janvier dernier, le contrat passé pour ce follicule avec le Sitcat, organisme gestionnaire des transports en com-

mun de "l'aire toulonnaise", arriva à expiration.

Le nom de Lenzini disparut aussitôt de l'opuscule. Pour être remplacé par le sigle anonyme d'une société qui ne l'est pas moins : Infotex.

Et chacun de se dire que, l'organisme éditeur ayant vu sa présidence échoir à un élu du Front national, les "fâchistes" avaient chassé le journaliste honni.

D'autres crurent que le collaborateur du *Monde* avait vertueusement refusé de recevoir le moindre subside d'une municipalité qu'il combat à longueur de colonne.

Quant à la mystérieuse société Infotex, l'opposition municipale s'y intéressa aussitôt, pensant y trouver la main d'un zouave nationaliste.

Puis, curieusement, on n'en entendit plus parler.

C'est qu'Infotex, qui a remplacé José Lenzini dans le juteux contrat avec la municipalité fâchiste, n'a rien à voir avec le Front, contrairement à ce qu'espérait ce pauvre Hory, hélas digne fils de son regrettable père.

Il s'agit d'une SARL de presse au capital de cinquante mille francs et au chiffre d'affaires avoisinant les deux millions, dont le gérant est au contraire un monsieur dont les idées sont fort éloignées des thèses nationalistes.

Il s'appelle José Lenzini...



Et c'est ainsi...

par ADG

Bien entendu que j'ai été prévenu en priorité quand l'hypothèse fut soulevée que notre chère Lucy fut un garçon et d'ailleurs pas plus étonné que ça. Pour l'esprit critique qui a l'us de mesurer l'Everest, d'arpenter le Pôle nord, d'explorer le tuyau, de calmer les cogneurs de grosse femme Foulani ou de prouver scientifiquement que le premier jour de l'Univers était en fait une nuit, il ne pouvait y avoir que suspicion légitime quant à notre prétendue ancêtre découverte en 1974 par une bande d'anthropologues complètement allumés qui la baptisèrent ainsi en hommage à une chanson des "Beatles" qui célébrait la fumette.

Qu'aurait en effet fait une femme seule en plein désert éthiopien, loin de toute supérette ou de tout solde ? Même âgée de trois millions et deux cent mille années, ce qui est moins jeune que Jeanne Calment mais plus vieux que Marguerite Duras laquelle vient pourtant de mourir, il paraît hautement invraisemblable qu'une gonzesse se soit ainsi risquée du côté d'Addis Abeba, surtout après huit heures du soir.

En revanche, *Ardipithecus Ramidus*, un sujet mâle rudement burné de 4,4 millions d'années, trouvé dans le même secteur en automne 1994, était plus crédible : qu'un mecton rentabilise sa carte vermeil en allant boire un coup avec les copains au point d'eau le plus proche n'est pas pour nous choquer, nous qui avons bien connu Jean-Marie Tjibaou. D'apprendre qu'en fait la troublante Lucy n'était qu'une espèce de folle du désert, une drague-couine australopithèque, conforterait même notre expérience du sujet, nourrie aux innombrables émissions consacrées aux travelos forcés : ces gens-là, monsieur, ne vivent que la

Un autre grand bougement

*Lucy in the
skaï is a man*

- *Ou une folle
du désert ?*

- *Vers l'ouest*

un nouveau

- *Grandeur consé-
cutive d'Abel.*

nuit, fût-elle des temps.

Dépouillons donc Lucy de son fourreau strassé et rhabillons le gamin de sa salopette pleine de cambouis. Appelons-le Lucien ou même Lulu si c'est plus facile pour les classifications paléontologiques. D'ailleurs, laissons-les, lui/elle et Ramidus, dans leur sinistre coinstiau tectonique car, tenez-vous bien, Abel est arrivé et, du coup, le "berceau de l'humanité" s'est déplacé.

C'est en effet bien plus à l'ouest, au Tchad, que Michel Brunet (du laboratoire de Géobiologie et Biochronologie humaines de Poitiers) vient de trouver un zigoto, qu'il a baptisé Abel, certes modestement âgé de trois millions d'années, mais dont la présence hors du "rift" éthiopien où l'on avait cou-

tume de situer l'apparition de l'homme, laisse à penser que celui-ci se rapproche de plus en plus de Béconles-Bruyères. En tout cas, le bond de 2.500 kilomètres vers l'ouest qu'il vient d'effectuer en augure bien et, même si c'est inconfortable pour le bébé et pour les idées reçues, il ne nous déplaît pas que le berceau de l'humanité se balade un peu plus près de chez nous.

Que dire d'Abel, ce séduisant jeune nomade occidental ? Le seul mandibule dentu lui appartenant que M. Brunet vient d'exhumer, l'apparente à l'*Australopithecus afarensis*, soit la même espèce que Lulu. Mais à l'encontre de celui-ci qui n'en a que deux, Abel possède trois racines pour chacune de ses prémolaires, lesquelles ont également l'email moins épais.

D'après les premières constatations, il ne semble pas qu'Abel ait jamais dansé le "Madison" ni qu'il ait possédé l'indispensable fouet à œufs dont le voyageur le moins copurchic s'équipe pour confectionner des porto-flips à l'étape. Son jeune âge ne le dispense pas de tenir la porte à tambour devant Lucien, même maquillé et il est prié de ne pas asticoter Caïn, individu plutôt nerveux bien que de mentalité pastorale. S'il remonte en direction de la tour Eiffel, il n'est pas obligé de se laisser arrêter à Poitiers par M. Brunet et qu'il sache qu'il sera toujours le bienvenu, chaque premier jeudi du mois, à "La Tour de Monthléry", rue des Prouvaires, où nous agapons rituellement en compagnie de Delaigle, Serge de Beketch, Redon, Boudard et Pierre Monnier quand il est là. Notre sympathie et nos encouragements pour ce long voyage lui sont acquis. Et c'est ainsi que, pérégrinant d'est en ouest puis du sud au nord, Abel sera grand.

Sur Hervé Bazin, qui vient de mourir, Marcel Jouhandeau m'avait raconté : « J'ai reçu un livre dédicacé : "A M. J. Puisqu'il paraît qu'on doit vous envoyer les livres que l'on écrit." Signé "Hervé Bazin". J'ai répondu : "Je suis émerveillé en lisant votre nom. Je vous croyais mort depuis longtemps. J'avais beaucoup aimé vos écrits : *Les Oberlé*, *La Terre qui meurt*, etc." » !

Au plus fort de nos difficultés en Algérie, les Anglais n'ont eu de cesse que nous quittions le pays. Ils étaient de ceux qui condamnaient le plus sévèrement notre colonialisme. Que ne suivent-ils leurs propres conseils en Irlande ! La France, en Algérie, avait construit, semé, aménagé, développé, bâti... En Irlande, l'Anglais n'a laissé que la famine.

C'est Victor Hugo qui a dit : « L'Angleterre, qui reproche à la Russie la Pologne, ne voit pas l'Irlande qu'elle a dans l'œil. »

A juste titre on avait reproché à Georges Marchais de critiquer la France alors qu'il était en Pologne. Aujourd'hui, Jacques Chirac raconte que les banquiers français ne valent pas un clou... depuis Singapour.

Tous les médias saluent avec émotion le cinquantenaire de *L'Equipe*... Et aucun ne rappelle que *L'Equipe* ne doit d'exister que grâce à l'assassinat de *L'Auto* sous le prétexte de parution pendant la guerre. Jacques Goddet lui-même avait été façonné par Henri Desgranges, le génial créateur du "Tour de France", l'inventeur de la presse sportive.

C'est à Desgranges que les thuriféraires médiatiques devraient rendre hommage.

Stratégies

par Henri de Fersan

Bauxite : les premiers seront les derniers...

L'évolution durant les trente dernières années de la production mondiale de bauxite ressemble, à un degré moindre, à celle de la production d'acier. Il faut environ quatre tonnes et demie de bauxite pour produire une tonne d'aluminium qui, lui, est fabriqué principalement dans les pays industrialisés, ce qui n'est plus le cas du minerai.

En 1965, la hiérarchie mondiale du bauxite plaçait en tête la Jamaïque qui produisait 22,3 % de la production mondiale avec 8,73 millions de tonnes, suivie par l'URSS (12 %), le Surinam (11,1 %), le Guyana (10,9 %), la France (6,8 %) et les Etats-Unis (5,2 %), pour une production mondiale de 39,18 millions de tonnes. L'explosion de la consommation d'aluminium a entraîné en contrecoup une demande accrue de bauxite. En 1978, la production mondiale est passée à près de 84 millions de tonnes, suite à la découverte des immenses gisements australiens et guinéens. Ainsi, l'Australie prend la première place avec 28,9 % de la production mondiale, suivie par la Jamaïque (14 %), la Gui-

née (9,8 %), l'URSS (8 %), le Surinam (6,1 %) et le Guyana (4,1 %).

La France est tombée à la dixième place, les Etats-Unis à la onzième. En fait, la découverte des mines de bauxite dans ces trente dernières années montre que l'hémisphère sud comprend deux énormes gisements, créés au temps où les continents méridionaux étaient encore réunis. Ainsi, les filons du Brésil, du Guyana, de la Jamaïque, de la Guinée et du Venezuela ne sont qu'un gisement, séparé quand le Gondwana a éclaté en Amérique du Sud et Afrique, ceux de l'Inde et de l'Australie se touchant aussi à cette époque. Il serait d'ailleurs logique que l'Antarctique renferme également de riches mines.

Preuve de la richesse des gisements "Gondwaniens", la part prise par l'hémisphère sud dans la production de bauxite : 1980 voit la montée en flèche de la production brésilienne qui, en un an, passe de 1,65 à 4,15 millions de tonnes, le Brésil passant du treizième rang au sixième... Si on excepte les années 1982 et 1983, la période 1980-1986 se caractérisa par des productions mondiales de l'ordre de

90 millions de tonnes. L'Australie se maintient en tête, accentuant même sa part (29 % en 1980, 35 % en 1985), la Guinée et la Jamaïque prenant les seconde et troisième places.

L'URSS perdit sa quatrième place au profit du Brésil en 1984, le Surinam et la Yougoslavie se disputant la sixième place. En 1993, la production est passée à 115,1 millions de tonnes, dont 41,3 pour l'Australie. Suivent la Guinée (17 millions), la Jamaïque (11,2), le Brésil (9,7), la Russie (7,3), la Chine (6,5) et l'Inde (5,2).

La France ne produit plus que 100 000 tonnes de bauxite mais, consolation, Péchiney est le numéro un mondial de l'aluminium pour le chiffre d'affaires et le numéro trois pour la production, devancé par les Américains d'Alcoa et les Canadiens d'Alcan.

La tendance montre la montée de la Chine et du Venezuela, peut-être de la Sierra Leone, et la chute du Guyana, du Surinam et de la Yougoslavie. Quant aux Etats-Unis, sixième en 1965, ils ont cessé leur production en 1982.

Henri de Fersan



Le journal de Séraphin Grigneux

«Homme de lettres»

par Daniel Raffard de Brienne

Le 15 février 1995

Comment un président socialiste a-t-il pu infliger un prénom de droite à sa fille de la main gauche ? Mazarine !

Pourquoi pas Colberte ou Richelieute ? Notez que je ne suis pas opposé aux prénoms historiques quand ils sont bien choisis : Danton ou Marx, par exemple ; à la rigueur les Joffrette de 1918.

Naguère, on se contentait de puiser dans un répertoire restreint mais solide des noms assez banals, comme Auguste, Emile ou Séraphin. Nos parents consultaient avec prédilection le célèbre calendrier des postes, cette œuvre d'art qui jouait jusqu'au fond de la brousse africaine un rôle civilisateur grâce auquel les Mamadou et les Bamboula reculaient devant (selon les dates de naissance) des Mardi-Gras et des Fête Nat...

A notre époque où la culture s'enracine dans les couches populaires, les feuilletons et films américains font éclore dans nos berceaux une foule de Bill, Joe, Jessica et Barbara. On peut noter aussi une surprenante influence des Contes des Mille et Une Nuits. La preuve : ces jours-ci, à Lille, on a interrompu les activités commerciales de sept petits marchands de drogue. Eh bien, ils

s'appelaient : Mourad, Brahim (deux fois), Rabah, Belkacem, Abderazak et Abdallah. Ces prénoms me font rêver à des palais de marbre d'où se détachent en ombres chinoises des files de chameaux chargés de tous les parfums d'Arabie.

Le 19 février 1995

Le torchon brûle entre les maires de Jarnac et de Colombey-les-Deux-Eglises. Jusqu'ici, tout allait bien pour le village champenois. Bon an, mal an, la gigantesque Croix de Lorraine dressée sur la colline guidait vers le cimetière de Colombey et la Boisserie un flot satisfaisant de pèlerins émus. Le commerce local s'en trouvait fort bien, ainsi que les finances municipales par voie de conséquence. Cafés et restaurants prospéraient. Et aussi les marchands de souvenirs qui débitaient force képis miniatures-encriers, cassettes de discours désopilants enregistrés par Henri Tisot, petites tante Yvonne, mécaniques tricotant à grands cliquetis d'aiguilles. Rien que du bon goût dans le style "C'est beau la France". Et voilà que ce sournois de Mitterrand est allé se faire enterrer à Jarnac sous l'œil humide de ses veuves. Aussitôt, le flot

des amateurs de présidents défunts s'est détourné vers la Charente. Cafés et restaurants y trouvent leur compte. Et aussi les marchands de souvenirs qui débitent force chapeaux noirs-pelotes à épingles, bustes à incisives-décapsuleur, jeux du saut de l'Observatoire (une adaptation du jeu de puces de notre enfance).

Le maire de Jarnac fait déjà construire des latrines dans le cimetière pour parer aux premières urgences.

Mais il aurait de plus vastes ambitions. On dit que, pour fidéliser la clientèle et porter un coup mortel à Colombey, il envisagerait l'installation d'un grand parc d'attractions, avec Astérix sous les traits de Rocard et Obélix sous ceux de Mauroy.

Colombey n'a pas dit son dernier mot. On y parle de spectacles nocturnes dans le style "C'est génèreux la France", avec la participation des danseuses du Lido et même, les soirs de gala, celle du fameux Chirac dans ses improvisations les plus comiques.

Mais... mais... On murmure qu'à l'insu de Giscard la municipalité de Chamalières activerait quelques projets, à commencer par la rénovation du cimetière.

Sous mon béret

par Joseph Grec

Premier avril

Le Capitaine Thon avait aménagé une pièce spéciale sous le pigeonnier qu'au fil des années Fredo avait fait sien en y accumulant un incroyable barda, allant de la roue de tracteur est-allemand à une chaise à porteur Louis XIII à l'intérieur de laquelle séchaient deux jambons sortis du sel la semaine dernière. La méfiance avec laquelle il entourait ses allées-venues et le fait que la porte était verrouillée indiquaient toutes les preuves d'une nouvelle invention. Le docteur Maigre fut le seul autorisé à pénétrer le périmètre interdit. Il en ressortit quelques minutes plus tard en se grattant la tête, geste explicable à l'époque Fredoienne par une accumulation de poux mais, aujourd'hui, porteuse d'une interrogation absolue à caractère médico-scientifique.

Inversant la tradition, le bon docteur consulta le Sergent pour lui annoncer la création d'un élevage de lucioles par l'illustre héros.

A sa grande surprise, le Sergent ne réagit pas négativement mais, au contraire, confirma l'existence d'un marché potentiel énorme dans le bâtiment, l'automobile, la pêche au lamparo, sans compter l'astronautique et la théologie pour laquelle tout apport nouveau de lumière reste bienvenu.

"Quant aux grèves à l'EDF, elles sont possibles", martelait-il. Totalement interloqué, le mainteneur du serment d'Hippocrate (serment, pas sergent) brûla un feu rouge. Derrière l'estafette des pandores, il ne pouvait voir les visages ébahis, ni entendre les gloussements de jeunes jars des ignobles personnages que sont devenus le Capitaine et le Sergent. La vengeance du docteur sera terrible, probablement à base de chiffres truqués et de régime sec.



Traditions

Un professeur parle

Jean-Marie Domenach est un grand universitaire : né en 1922, militant démocrate-chrétien, il participa activement à la Résistance, puis entra en 1946 à la revue *Esprit* dont il devint le directeur en 1956. Plus tard, il fut engagé à l'Ecole Polytechnique pour y enseigner la philosophie, poste dont il fut ensuite écarté lors du proconsulat socialiste de François Mitterrand pour être remplacé par Elisabeth Badinter qui s'y trouve toujours en tant que maître-assistant jusqu'en 1997. Auteur de plusieurs ouvrages, nous retiendrons, pour ce qui concerne notre sujet du jour, son remarquable manuel : *Approches de la Modernité* aux éditions Ecole Polytechnique, collection Ellipses 1986.

Car si nous avons, avec le recul et le regard du paysan qui laboure son champ, examiné sommairement la République et la démocratie, il nous paraît utile de les replacer, l'une et l'autre, dans un contexte plus général : la Modernité.

Tout d'abord, que veut dire "moderne" ? Simplement "actuel, contemporain". L'actualité étant toujours nouvelle au moment où l'on parle, la Modernité, caractère de ce qui est moderne, est plus une dynamique, un mouvement, un élan, un esprit enfin qui s'oppose fondamentalement à ce qui est vénérable, fixe, éternel : la Tradition.

La Modernité est donc une "fuite sans fin" (Balandier) que l'on pourrait définir aussi bien comme une dissolution, une évaporation, une métamorphose continue, un

changement permanent : bien que invisible, impalpable, presque indéfinissable, elle agit, transforme nos vies, bouleverse notre univers : aussi la considérerons-nous comme un "esprit" dont nous préciserons une autre fois la nature.

Si les historiens font commencer l'ère moderne en 1453, date de la chute de Byzance, la Modernité qui naît avec les "Lumières" au XVIII^e siècle et déclenche la Révolution n'apparaît en concept qu'en 1850 avec Gérard de Nerval et Baudelaire :

- chaque individu existe désormais par et pour lui-même ;
- il rompt avec la sainte religion catholique ;
- il devient un soleil autour duquel la société gravite ;
- il s'investit complètement dans le tout matériel, technique et scientifique ;
- il détruit le mode de vie traditionnel ;
- il devient esclave de ses passions pour subir, en définitive, l'oppression des superstructures administratives et financières.

La Modernité, qui avait promis de rendre l'homme libre et heureux en fait, au bout du compte, un être asservi et morose qui bat, en France, le record du monde de consommation de tranquillisants ! Les maîtres du Système, bien que possédant tous les moyens de persuasion : édition, presse, radios, télévisions, écoles, tribunaux, prisons, ont de plus en plus de mal à faire admettre au peuple que sa servitude, c'est la liberté, que l'alourdissement des impôts, c'est

la prospérité, que la prolifération du crime, c'est la sûreté, que l'invasion islamique, c'est l'avenir assuré !

Le rêve bleu, la félicité garantie et la jouissance programmée promis par les politiciens idéologues de la démocratie tournent au cauchemar ; qui peut encore, de nos jours, croire à leurs discours ?...

Notre éminent professeur, Jean-Marie Domenach, vaste intelligence, grande honnêteté intellectuelle, se permettait donc, c'est un comble, d'examiner les problèmes contemporains sous toutes les coutures, laissant à ses étudiants le soin de choisir et de conclure.

C'est ainsi qu'il osait écrire : "Cette terrible schizophrénie de la modernité" (p. 51), "la technique a désenchanté l'homme" (p. 72), "la tristesse et la solitude accompagnent l'inexorable progrès de la modernité" (p. 131), "un humanisme moribond" (p. 170), "la fin des idéologies" (p. 201) et, pour finir, "la vérité s'est enfuie comme une bête traquée" (p. 206).

C'en était beaucoup trop pour la République qui ne pouvait tolérer qu'un de ses serviteurs se croie autorisé à égratigner l'idéologie sur laquelle elle fonde sa cuisine et, en particulier, la liberté de l'esprit : on le lui fit savoir.

La Modernité va donc pouvoir accentuer, pour les Français, le sentiment "d'un Etat qui leur semble souvent étranger" jusqu'à le rendre odieux.

Merci, monsieur Domenach, d'avoir, dans votre grand livre, si bien éclairé vos concitoyens.

Michel de l'Hyerres

Articles indéfinis

La SNCF vous sonde : faut-il respecter les horaires ?

“**C**hère Enquêtrice, Cher Enquêteur, une importante étude à bord des trains aura lieu du 20 au 26 mars 1996 inclus, sur la région Méditerranée. Si vous ne travaillez pas cette semaine-là, et si vous avez la possibilité de vous loger gratuitement à (...), nous avons du travail pour vous.”

C'est ainsi que commence, en fanfare, la lettre d'un important cabinet d'études parisien adressée à ses enquêteurs.

Il s'agit là d'un des nombreux exemples de l'ironie socratique dont fait preuve la compagnie nationale depuis quelques années. Après “SNCF : tout est possible !”, suivi de “Le confort ne vaut que s'il est partagé par tous”, nous en arrivons à la troisième phase : “C'est à nous de vous faire préférer le train”. On est content de savoir que, sur ce point, la SNCF ne s'en remet pas à Air Inter...

En tout cas, la stratégie humoristique de la direction de la société nationale s'affirme. Les pertes historiques se suivent, les révélations sur les mauvais placements se succèdent, il fallait d'urgence nommer Loïk Le Floch-Prigent qui s'est signalé, alors qu'il patronnait ELF, pour avoir égaré quelques centaines de millions dans le textile. De même, l'heure étant aux économies, les dirigeants de la société ont décidé de

demander conseil aux spécialistes.

Or, qui mieux que les pauvres sait faire des économies ?

Il faut savoir rester à sa place ici-bas : Certains savent dépenser, il en faut ! D'autres paieront, c'est bien normal ! A commencer par les contribuables, qui riment si bien avec imperturbables.

De toute manière, l'essentiel a été décidé depuis longtemps : suppression des lignes “secondaires”, triplement des lignes TGV, des premières classes dans lesdites lignes, et du prix des réservations, faut c'qui faut, on n'a rien sans rien, un jour le public nous remerciera.

En attendant, convainquons-le qu'on lui demande son avis en faisant une “étude de satisfaction”. D'où cette question E, pleine de sollicitude : “Sur quoi aimeriez-vous que nous fassions porter nos efforts ?” (à la SNCF, après avoir beaucoup réfléchi, ils n'ont pas su trouver ce qui vraiment vous ferait plaisir, c'est pourquoi ils vous posent cette question).

“Dites-nous quelles sont pour vous les trois priorités”, demandent donc les gens du rail. Et, pour que ça ne le soit pas trop (duraille), ils vous indiquent comment faire : “en cochant les trois cases correspondant à vos réponses” (des fois que vous alliez cocher les trois cases ne

correspondant pas à vos priorités, ce qui embrouillerait tout ; il faudrait tout recommencer ; Dieu sait si ceux qui ont logé votre enquêteur gratuitement la première fois recommenceraient ? La balourdise n'est peut-être pas sans limites). La question G n'est pas moins intéressante : “Sur quoi aimeriez-vous que nous fassions porter en priorité nos efforts ?” Et, toujours pour vous aider, on vous suggère des réponses, parmi lesquelles... le respect des horaires !

On imagine, en effet, un usager des chemins de fer expliquant que, vraiment, non, le respect des horaires ne lui paraît pas une priorité.

Moyennant quoi, d'ailleurs, en attendant de les faire poireauter, la SNCF se propose de promener les usagers (usagés ?).

Le *Figaro* du jour annonce que 800 000 voyageurs prendront le train dans “l'une des six gares parisiennes”. Laquelle ? C'est tout l'intérêt du jeu.

“En raison du trafic, annonce la SNCF, certains trains habituellement programmés au départ de Paris-Lyon pourraient quitter la capitale depuis une autre gare.”

Ce “pourraient” est admirable !

Après tout, le principal attrait du voyage n'est-il pas l'imprévu ?

Bévues de presse

PAROLES DISTENDUES DU HAUT DE LA CHÈRE

« Il distant (sic) les formes et les chaires. »

Jean-Louis Pinte, *Figaro-scope*, 7 février.

APPELEE ARAIGNEE

« La démocratie qui règne dans la société ne peut prendre la même forme à l'école. »

Michel Schiffres, *Le Figaro*, 7 février.

ASSISE SUR SES PIEDS

« Voilà pourquoi il convient aujourd'hui de remettre le projet d'une monnaie unique européenne sur ses pieds, en lui donnant une assise politique. »

Philippe Séguin, *Le Figaro*, 7 février.

FUMIER

« Les Français aiment, dit-on, se sentir proches de leurs racines paysannes, mais un bon quart du pays, terreau par excellence desdites racines, s'enfoncé dans l'asphyxie du dépeuplement et de l'inactivité. »

Gérard Dupuy, *Libération*, 6 février.

GRANDS ARCHITECTES

« C'est dans les ruines de la dernière guerre, et contre le ressentiment naturel des peuples, que de Gaulle et Adenauer ont ancré la France et l'Allemagne dans une alliance sur laquelle une séquelle d'architectes maçonnèrent l'Europe communautaire. »

Claude Imbert, *Le Point*, 10 février.

PILOTIS, MATIN QUEL LIVRE !

« On pourra, sur ces pilotis, suivre plusieurs pistes à travers le livre. »

Marc Lambron, *Le Point*, 10 février.

HONNEUR SUBLIMINAL FORCEMENT

« On sent derrière cet activisme flagellateur des images subliminales qui sont celles de l'honneur. »

Marc Lambron, *Le Point*, 10 février.



Lettres de Bretagne

La procession de la sainte andouille

Le dernier dimanche d'août : Pardon de Notre-Dame de la Fosse. Depuis plus d'un mois, de grandes affiches sont placardées un peu partout. En haut et en très grands caractères, sur fond jaune fluorescent : "Fête de l'andouille". En dessous, en lettres beaucoup plus petites : "Pardon de Notre-Dame de la Fosse"... Voilà ! La fête de l'andouille coiffant le pardon ! En ville, on me dit que le curé s'est mis d'accord avec le Comité des fêtes et l'Union des commerçants pour fêter ensemble "En Intron Vari" (Madame Marie) et, pourquoi pas, "Santez andouillen" (sainte andouille). Cela arrange tout le monde, me dit-on, car, sans la fête de l'andouille, le pardon n'attire pas la foule.

A chaque fois que la conversation arrive sur cette fête, je fais l'invocation suivante : "Santez andouillen, pedet averd omb" (sainte andouille, priez pour nous) ; cela exaspère les gens. Mais que notre "Intron Vari" (Madame Marie) soit fêtée en même temps que l'andouille de Guéméné n'offusque plus personne. Tout juste si on ne vous demande pas la route pour aller au "Pardon de l'andouille"...

La procession a lieu avant la messe. La croix est là, la statue est portée, la bannière suit.

Ce qui attire la foule c'est le groupe folklorique, son costume, ses musiciens. Le cortège part de l'église, monte jusqu'à l'ancienne mairie et redescend vers la fontaine avant de retourner à l'église. Autrefois, elle allait jusqu'à la chapelle Saint-Joseph où il y avait une pose. Rasée, la chapelle !

Le repas sera servi sous une tente dressée place Loth, là où autrefois se trouvait la halle, démolie elle aussi... Elle donnait de l'ombre aux maisons alentour. On y dégustera de "l'andouille chaude avec de la purée de pommes de

terre". Monsieur le Curé est invité à titre gracieux, on lui doit bien ça ! Quand je dis qu'autrefois l'andouille se servait en entrée, froide toujours, avec du pain noir et du beurre, on me répond que le maire, élu à la fin de la dernière guerre, ne traitait ses invités officiels qu'avec de l'andouille chaude et de la purée... Et tout le monde se régala !

Ce maire, un fonctionnaire, n'était pas de chez nous... Certains laissent un nom à une rue. Lui-ci nous a légué un menu devenu traditionnel...

La statue de la fontaine, pourtant protégée solidement par une vitre incassable, a été volée. La vitre et son armature ont été déposées proprement et la statue enlevée. Voilà ce qui ne serait jamais arrivé autrefois ; les statues n'étaient pourtant pas encagées. A sa place et en attendant, on a mis une image sainte. Pas la bonne. Elle représente sainte Thérèse de Lisieux. Si les pieuses femmes se trompent, elles aussi, dans l'iconographie, où allons-nous ?

Une souscription est lancée pour acheter une nouvelle statue de la Sainte Vierge. Je me suis étonnée ; le pardon de Notre-Dame étant devenu la "fête de l'andouille", pourquoi ne pas mettre une andouille dans la niche de la fontaine ? Il suffirait de mettre un grillage pour empêcher les chiens de la bouffer !

Cette année, le groupe folklorique venu du Pays de Galles est arrivé dans l'église cornemuses en tête. Les gens sont montés sur les chaises pour les voir. La nouvelle statue a été mise en place en grande pompe. Je ne pense pas qu'on ait envie de la faucher...

Dans cent ans, peut-être !

Autrefois, on ne mélangeait pas le religieux et le profane. Le pardon était consacré à la dévotion : on commençait à la messe matinale pour finir par la grand'messe et les vêpres, suivies de la procession. On revêtait son plus beau costume, son plus beau tablier, sa plus belle coiffe. La procession était suivie dévotement. On récitait les litanies, on chantait des cantiques. Sans cornemuses ni autres zinzins, sans porte-voix non plus comme on le fait maintenant. La voix des pèlerins... seulement leur voix !

Il y avait des fêtes profanes, comme la "Mi-Carême" de Guéméné, avec des chars fleuris dont celui de la Reine et de ses deux demoiselles d'honneur, des groupes humoristiques... parfois d'un goût plus que douteux. La dernière fois où je suis allée à la "Mi-Carême", c'était avec des amis en séjour chez moi. Devant l'école Sainte-Anne, un groupe : un homme en soutane (mais oui !) tient une coupe à la main ; de l'autre main, en riant grassement, il soulève le cotillon de ses trois acolytes déguisés en "bonnes sœurs"... Je suis scandalisée !! Mais quand je vois des gens, hommes et femmes, tendre la main pour recevoir "le Corps du Christ", j'ai honte ! J'ai honte ! Voilà où nous en sommes !

Mes amis agnostiques sont consternés : "On n'a pas le droit ! On n'a pas le droit !" répète mon amie tandis que son mari me dit que je dois rencontrer le maire...

Nous sommes rentrés. Plus jamais je ne suis allée à la "Mi-Carême" et plus jamais je n'ai eu d'invités pour cette fête pourtant renommée.

Je ne m'y retrouve plus dans ma Bretagne.

FG



Mitterrand

le mort et son mystere

Quoi que l'on pense de Mitterrand par ailleurs, il faut lui reconnaître, surtout au regard d'un Chirac dont le creux métallique évoque irrésistiblement "l'homme de fer blanc" du "Magicien d'Oz", une épaisseur et un mystère. Sombre sans doute, noir peut-être, mais fascinant. Justement parce qu'il est évident que, de ses livres ou de sa vie, l'un des deux sonne faux. Le viveur avide de plaisirs et d'argent a écrit des lignes qui sen-

tent son stoïcien détaché. Qui était le vrai Mitterrand ? Un imposteur ou un masque ? Sa mort fut-elle son dernier mensonge ou bien signa-t-elle sa vie ? Cette question n'est pas sans importance, s'agissant d'un homme qui, pendant quatorze ans, a conduit la France.

C'est ce que Nicolas Peregrin tente de comprendre dans cette série de méditations que nous publions à partir d'aujourd'hui.

Le dialogue avec l'invisible

« **C**omment mourir ? Nous vivons dans un monde que la question effraie et qui s'en détourne », François Mitterrand, Préface à *La Mort intime*, par Marie de Hennezel.

La philosophie est une préparation à la mort, avouait Socrate, sentence traditionnelle que Mitterrand, si proche des Anciens Romains par bien des aspects, avait fait sienne. Son profil romain, son attitude stoïque devant la mort, son scepticisme mystique, son paganisme enraciné, son humanisme intellectuel, sa crainte devant l'inconnu mâtinée de sérénité et de force tranquille, en font un de ces grands représentants de la romanité perdu en cette fin de vingtième siècle.

La vision initiatique de la mort n'échappe pas à Mitterrand. "Des civilisations, avant nous, regardaient la mort en face. Elles dessinaient pour la communauté et pour chacun le chemin du passage. Elles donnaient à l'achèvement de la destinée sa richesse et son sens." La mort est avant tout l'occasion du contact avec l'au-delà : "Au moment de plus grande solitude, le corps rompu au bord de l'infini, un autre temps s'établit hors des mesures communes. En quelques jours, les malades saisissent leur vie, se l'approprient, en délivrent la vérité. Ils découvrent la liberté d'adhérer à soi... Le mystère d'exister et de mourir n'est point élucidé mais il est vécu pleinement."

Sphinx habité, hanté par le mystère de la mort, Mitterrand le pèlerin, Mitterrand le terrien, Mitterrand l'architecte, Mitterrand l'écrivain a tenté d'arracher à la vie ce que le temps lui déroberait un jour.

Il est proche, de tout temps, de cet invisible : "Les paroles s'élevaient, sur un ton grégorien, avec, entre elles, des épaisseurs d'ombre. Cela finissait par des oui et des non qui ne répondaient à rien ni à personne. Chacun partait en voyage sur les étriers de l'imagination et hop ! franchissait les frontières du temps" (*L'Abeille et l'Architecte*, p. 13). Le secrétaire du Parti socialiste, qui incarnait l'espoir de la gauche profonde, a également compris à quel point la civilisation matérielle occidentale est par essence mortifère : "En un demi-siècle, pas une idée, pas un symbole ne sont venus de l'Occident pour donner un sens à la vie des hommes. Il est trop occupé par la bouffe et par l'argent pour sentir que flotte autour de lui l'odeur de mort." Proche en cela de la pensée traditionnelle de l'historien Philippe Ariès, Mitterrand écrit, toujours dans *L'Abeille et l'Architecte* : "Il me semble qu'une société qui dérobe la mort au regard des vivants, qui la maquille, comme un mensonge, qui l'ôte du quotidien, loin de magnifier, de préserver la vie la corrompt. La naissance et la mort sont les deux ailes du temps. Comment l'homme irait-il au bout de sa recherche s'il ignorait cette dimension ?"

N.P

Sans Portée

Piano aqueux

Le "Palm Beach" de Cannes à la grande époque, ça vous avait une de ces gueules... blanc sur fond bleu et la piscine à faire rêver, bleue sur fond blanc... des créatures à vous damner pour vingt-trois générations, des athlètes en maillot, des coureurs de fond, des bêtes, quoi ! Et pour couronner le tout, une présentation de mannequins, sur son d'orchestre, grand orchestre, très grand, une flopée de musiciens (au moins) alternant avec une formation de Jazz, composite comme toujours et n'ayant qu'une devise, qu'une seule : "Un pour tous tous pour un, mais chacun pour soi."

C'est ainsi que le célèbre couturier du jour (j'ai perdu son nom), assez petit en fait, on ne voyait que sa tête se déplacer entre les tables, bourdonnant et commençant vraiment à agacer plus que d'oraison, donna le coup d'envoi du défilé. Je pense maintenant que s'il avait su, il en aurait fait de même.

Il n'arrêtait pas de vociférer "Tout sur le Sept, je veux tout ce que vous pouvez donner sur le Sept (si nous n'y étions déjà, on se serait cru au Casino), le Sept c'est ma plus belle robe ! Je veux un festival pour le Sept, soyez magiques, géniaux, soyez vous ! Eclaboussez-moi le Numéro Sept de votre talent !

Dont acte, le Sept fut éclaboussé. Le bassiste, planqué derrière sa grand-mère (c'est ainsi qu'on nomme l'instrument), s'était subrepticement approché du piano lequel, trois-quart de queue, était disposé tout près de la piscine.

Lors de la présentation du Numéro Six, un corps d'albâtre (entre nous) dans un fourreau vaporeux, le futé musicien enleva les cales du piano. Lorsque le Numéro Sept fit son entrée, ce fut un jeu d'enfant : un coup de rein, un coup d'épaule, le moment fut gigantesque ! On vit le piano bouger, osciller, hésiter puis tomber dans le bassin, accompagné de son cornac, dans un tonnerre d'applaudissements. Le directeur de l'établissement fut félicité pour ce gag exceptionnel. J'en ris encore.

Personne n'avait vu le Numéro Sept !

Le couturier s'effondra dans un grand cri, tapant ses petits pieds sur le marbre et, brisant net le talon d'une de ses belles chaussures roses, il s'évanouit. Quelle belle soirée !

Delaigle



Ecrivains

Richard de Burgues, cet

L'on aurait tendance à penser que tous les écrivains tombés en 1914-1918 étaient des messieurs sérieux, des exégètes profonds, des poètes élégiaques, des philosophes austères, des moralistes pointilleux. Ce serait oublier que la plupart avaient moins de trente ans et étaient souvent de grands gosses rieurs et gourmands.

L'un d'eux s'appelait Richard de Burgues. Né en 1886 à Châlons-sur-Marne dans une famille qui avait gardé de solides attaches avec l'Irlande de ses origines, il n'avait pas trente ans quand la guerre éclata.

On aurait pu croire que la chose ne l'intéressait guère.

Après des études brillantes qui l'avaient conduit, dans une quête désinvolte, des Beaux-Arts à Centrale et de Centrale à la Fac de droit, Burgues avait été pris d'une irrésistible envie de ne pas accomplir son service militaire.

Quatre-vingts ans avant Chirac, il trouvait la chose démodée.

Il fit donc des pieds et des mains pour être réformé et, comme il était brillant, il y parvint.

Cela ne l'empêcha pas de devenir le chef de cabinet du ministre des Beaux-Arts de l'époque, vieille canaille maçonnico-radical dont la carrière allait sombrer, vingt ans plus tard, dans l'affaire Stavisky.

qu'il en avait mis à l'obtenir.

Il fut versé dans l'infanterie où, très vite, son allant, son intelligence et son courage le portèrent au grade d'officier. Collectionnant les blessures et les citations, il allait au combat avec une espèce de joie lumineuse qui faisait dire à ses amis que rien, jamais, ne

Richard de Burgues obtempéra en maugréant. Il entra dans sa chambre pour s'allonger.

Ce jour-là, sur toute la ligne de feu, un seul obus fut tiré. Il écrasa la maison, tuant son seul occupant.

Richard de Burgues s'en alla sur cette ultime pirouette : mourir dans son lit, à une portée de canon des tranchées.

Il a laissé très peu de textes, hélas. Et, pour augmenter encore nos regrets, ils sont pleins de cette insolence joyeuse qui fut naguère la substance même de cet "esprit français" qui disparut dans la boue des tranchées.

En voici un exemple.

HUMOUR ELECTORAL

Alors que la pêche est ouverte tous les ans et que chaque année on peut chasser, par une injustice qui crie toute seule le grand sport gratuit, laïc, obligatoire et démocratique de la période électorale ne revient que tous les quatre ans. Il y a même quelque chose d'impressionnant dans cette périodicité mathématique.

Le concurrent ! Je



**Pauvres ministres ! Nous, on est bien tranquille :
Personne ne veut prendre notre place.**

C'est dans ce cabinet ministériel que Burgues apprit la déclaration de guerre. Sans perdre un instant, notre tire-au-flanc tira sa révérence à la canaille maçonnique, se fit raser le crâne, chaussa des brodequins et déploya, pour faire annuler sa réforme, autant d'intelligence

pourrait atteindre ce grand type qui incarnait la vie même.

En février 1916, un jour de grand calme au front, son colonel, le voyant fatigué, lui ordonna de gagner sa chambre, dans un village de la deuxième ligne, et de profiter de l'accalmie pour prendre un peu de repos.



de France

Irlandais qui fut si français

touche là le douloureux de la carrière du candidat. A côté de tout candidat, il y a un ou des gêneurs qu'on appelle les concurrents. Un concurrent, c'est un candidat qui convoite le siège où l'on voudrait s'asseoir. Et cela, qui n'a l'air de rien, oblige le malheureux candidat à de bien pénibles formalités. Cela le contraint à choisir une opinion. Connaissez-vous rien de plus ennuyeux que de choisir ? Y a-t-il rien qui vous gâte le restaurant comme d'être tout d'un coup mis au pied d'un menu qui comporte 48 plats ? Il faut en trouver deux là-dedans : quel supplice ! Imaginez alors ce que cela peut être quand il faut adopter une opinion et la garder toujours. Comme des enfants voués au blanc ou au bleu, l'homme politique se voue au rouge ou au blanc. Je sais bien qu'il change, mais cela fait tant d'histoires !

Et c'est la faute du concurrent. Sans lui, tout était simple et on réalisait la vraie représentation proportionnelle.

Vous voyez que les plus ardues problèmes ne nous effraient pas.

J'ai déjà proposé le système suivant :

Dupont représente une circonscription modérée.

Il y a : 2/3 de radicaux ; 1/3 de socialistes, et le reste de monarchistes.

Pendant 2/3 de son mandat, il vote en radical ; pendant 1/3, en socialiste ; le reste, en monarchiste.

Voilà son corps électoral adéquatement représenté.

Le concurrent modifie tout. A cause de lui, il faut opter : tout ou rien. Et, dès qu'il arrive, les difficultés surgissent. Il pose des questions insidieuses :

— Que faisiez-vous en 1970 ?

Son amertume compare sans aménité nos richesses différentes. S'il arrive tardivement à une réunion donnée par son concurrent, il s'excuse :

— Je suis en retard parce que, moi, je n'ai pas d'auto. Je vais à pied.

Non seulement il faut au candidat adopter une opinion, mais il lui faut élaborer un programme. Quelle inutile contrainte !

On lui demande ce qu'il veut ?

— Etre député.

Ce qu'il entend faire ? Quelle triste plaisanterie ! Mais, s'il veut être député, c'est précisément parce qu'il en a assez de travailler pour gagner sa vie ! Ce qu'il entend faire ? Mais le moins possible !

Il lui faut donc un programme ? Il le justifie comme il peut, d'ailleurs. Un candidat disait :

— C'est parce que je suis partisan de la suppression du Sénat que je viens solliciter vos suffrages aux élections sénatoriales.

Dans l'élaboration de leurs programmes, la fantaisie des candidats se donne libre cours. J'en ai connu un qui réclamait avec insistance le prolongement du chemin de fer de ceinture. Je pourrais vous en citer d'autres ; si vous voulez vraiment de la fantaisie amusante, lisez les programmes sérieux des candidats sérieux : c'est à se tordre !

Depuis les Pères de l'Eglise, qui en ont fait l'ingénieuse remarque, les candidats à la députation ont perçu l'incertitude des jugements humains. On ne sait jamais ce que fera un électeur de l'opinion qu'on lui prête. Pour

calmer leur angoisse, les candidats recrutent un certain nombre d'électeurs de tout repos, qui ne viendront jamais crier contre le vote qu'on émet pour eux, ni protester pour une raison majeure : ils sont morts ! Les morts vont vite, mais ils votent bien. Et la certitude qu'affirmait un candidat éventuel, peiné par la mort d'un de ses plus fidèles électeurs, n'était pas vaine, lorsqu'il disait : — Adieu, vaillant ami, ou plutôt au revoir... jusqu'au prochain scrutin !

Vous comprenez maintenant cette horrible histoire d'une veuve : Un jour d'élection, elle s'en venait apporter quelques fleurs sur la tombe de son mari ; à la porte du cimetière, le gardien l'arrête :

— Où allez-vous ?

— Voir mon mari.

— Il n'y est pas.

— Comment ?

— Aujourd'hui, ils sont tous sortis : ils sont allés voter.

Et, dès lors, il ne paraît point si humoriste, le candidat qui venait dans un cimetière haranguer parmi les tombes :

— Puisqu'ils votent tous ! disait-il.



Video

« LA SURPRISE »

Film de Richard Benjamin, avec Melanie Griffith

Un jeune garçon a décidé de marier son père à une demoiselle de petite vertu rencontrée en ville. La belle s'enfuit avec la voiture de son souteneur contenant un gros magot. Contrairement aux apparences, il n'y a rien de scabreux dans cette comédie mêlant un peu d'action, un zeste de sentiment et beaucoup d'humour. On remarquera dans le rôle du méchant Malcolm McDowell, qui fut l'inoubliable Alex d'« Orange mécanique ». (Distribution : Paramount.)

« MOURIR A VERDUN »

Documentaire de William Karel, écrit par Pierre Miquel

Durant dix mois, la Bataille de Verdun coûta la vie à un demi-million de jeunes hommes qui, pour nombre d'entre eux, n'avaient pas fêté leurs vingt ans. Ce film réunit des archives inédites mais donne également la parole à des poilus qui donnèrent leur jeunesse pour que ce soit « la der des der ». Malheureusement, vingt ans plus tard, l'Histoire bégayait, faute d'avoir retenu les leçons du premier conflit mondial. Un document indispensable. (Distribution : Film Office.)

« THE PLAY BOYS »

Film de Gilles MacKinnon, avec Albert Finney et Robin Wright

Dans un petit village irlandais des années cinquante, Tara, une jeune et belle femme, est un objet de scandale car elle refuse de dévoiler le nom du père de son enfant. Un soupissant, le policeman de la paroisse, voudrait l'épouser mais elle s'y refuse. L'arrivée de comédiens ambulants va mettre les esprits en ébullition. Les magnifiques paysages irlandais sont le cadre de cette histoire empreinte de délicatesse et servie par d'excellents comédiens. Un fort beau film. (Distribution : Polygram Vidéo.)

C'est à lire

Christine, « roi » de Suède

Par Michel Deflandre

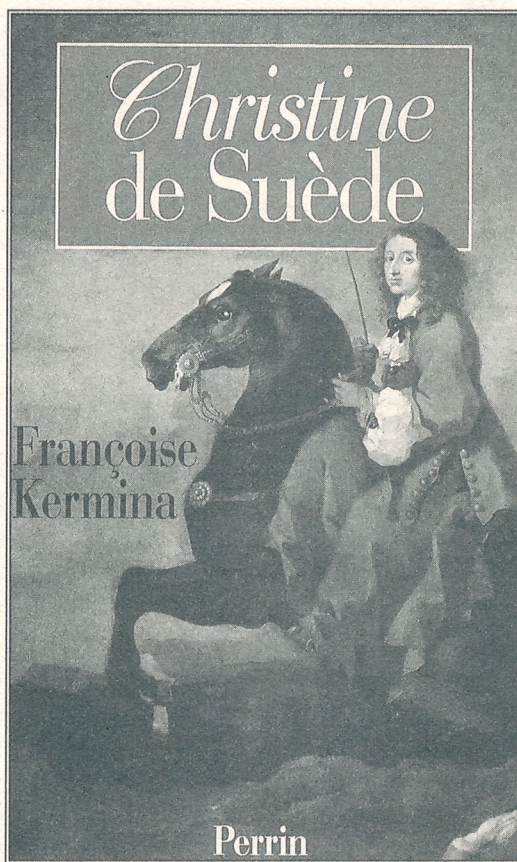
Si certaines souveraines étrangères comme la Grande Catherine ou Elisabeth Ière sont connues du grand public français, non seulement en raison de leur action politique mais aussi grâce à des films qui leur furent consacrés, Christine de Suède n'a pas la même notoriété chez nous.

Et pourtant, rarement souveraine connue une vie aussi dense qu'elle. Fille de Gustave Adolphe, le héros de la Guerre de Trente

de savoir, comme l'écrivit joliment sa biographe, elle parlait plusieurs langues à qua-

Quand on pense que nos potaches contemporains se plaignent de la surcharge des programmes !

Mais le plus fort est que Christine, passionnée de savoir, en « redemanda ». Lorsqu'elle prit en main les affaires publiques en 1644, elle avait donc une tête bien faite et bien pleine. Au cours de son règne, qui s'acheva en 1654, elle fit de la Cour de Suède un phare culturel, invitant dans son royaume les plus grands esprits de son



Ans, elle ne connut que fort peu son père qui mourut alors qu'elle n'avait que six ans. Sa marche vers le trône ne fut pas de tout repos puisque le conseil de Régence lui imposa une éducation que l'on a peine à imaginer aujourd'hui : travaillant douze heures par jour, suralimentée

torze ans, parmi lesquelles l'hébreu et l'arabe. A quinze ans, elle s'amusait à l'astronomie et à l'alchimie, à seize elle lisait Tite-Live et Cicéron dans le texte, à dix-huit Tacite et Polybe, à vingt-trois les Pères de l'Eglise, avec un faible pour saint Grégoire de Nazianze.

temps, parmi lesquels Descartes qui rendit d'ailleurs le dernier soupir en Suède. Les raisons de son abdication sont diverses mais la principale est probablement son refus du mariage, Christine refusant qu'un homme use d'elle « comme un paysan de son champ ». Elevée dans la religion



protestante, qui était celle du royaume, Christine reçut clandestinement des jésuites avec qui elle parla théologie, dissertant sur l'immortalité de l'âme. Son intention de se convertir contribua également à son abdication, la Suède ne pouvant avoir une souveraine soumise à l'autorité de Rome. Quand elle quitta le pouvoir en 1654, elle commença un voyage qui devait la mener au Vatican. Elle rencontra en cours de route le jeune Louis XIV ainsi que les principaux "intellectuels" parisiens. Si sa conversion eut un retentissement considérable, il ne fut qu'un événement isolé alors que le pape souhaitait la conversion de la Suède tout entière. N'ayant jamais perdu le "virus" du pouvoir, Christine tentera de monter sur divers trônes, parmi lesquels ceux de Pologne et de Naples, et envisagea également de redevenir "roi" de Suède, mais en vain. Certes, Christine est une personnalité complexe et pas toujours sympathique. Ainsi fit-elle assassiner son écuyer Monaldeschi dans des circonstances particulièrement sordides, alors qu'elle était l'hôte de Louis XIV à Fontainebleau. Il faut néanmoins lui reconnaître un caractère exceptionnel, une tolérance fort peu répandue à son époque et une influence prédominante sur les Arts et les Lettres. Françoise Kermina, qui a déjà consacré d'autres ouvrages à des souverains et personnalités suédois, publie avec ce livre une biographie des plus intéressantes et on s'attache comme elle à Christine en dépit des défauts de celle-ci. Peu de temps avant sa mort, Christine écrivait à un de ses correspondants : "Laissez-moi dans l'oubli et dans l'obscurité, ne vous efforcez pas de m'en tirer". Françoise Kermina n'a pas respecté ce vœu et c'est tant mieux pour nous.

Christine de Suède, de Françoise Kermina, Editions Perrin, 332 p., 139 F.

« ARMADALE »

De Wilkie Collins

Editions Phébus, 780 p., 169 F

Michel Le Bris, conseiller littéraire d'une excellente collection dirigée par Jane Setrick, nous a permis de découvrir Wilkie Collins, il y a deux ans, grâce au splendide roman "Pierre de Lune". "Armadales" ravira les lecteurs férus de suspense lié de baroque. Un authentique chef-d'œuvre.

« C'ETAIT LE XXe SIECLE »

de Alain Decaux

Editions Perrin, 381 p., 129 F

Premier d'une série qui doit comporter quatre volumes "C'était le XXe siècle" nous rappelle des grands

événements comme la traversée de la Manche par Louis Blériot, les Pâques sanglantes de Dublin ou la découverte de la tombe de Tout Ankh Amon. Que ce soit à la radio, à la télévision ou dans ses livres, Alain Decaux est toujours aussi captivant.

« LE CHAT QUI DONNAIT UN COUP DE SIFFLET »

de Lilian Jackson Braun
Editions 10/18, 284 p.

Koko et Yom Yom, les deux chats siamois de l'inspecteur Qwilleran, participent une nouvelle fois à une des enquêtes de leur maître.

L'humour n'est jamais absent de cette excellente série policière qu'apprécient

amateurs de suspense et des félinés.

« LA CAMPAGNE D'ITALIE : ARTILLEURS ET FANTASSINS FRANÇAIS »

De Henri de Brancion
Editions Presses de la Cité, 380 p., 130 F

Saint-cyrien et ayant servi son pays pendant plus de trente ans, Henri de Brancion connaît particulièrement bien les artilleurs que Rostand aurait pu qualifier d'obscurs, de sang grade. L'auteur fait revivre avec brio les exploits de ces hommes qui combattirent et souvent donnèrent leur vie au cours de la Campagne d'Italie qui marqua un tournant de la coopération interarmes.



Fidèle

par
LA DOU

C'est en visionnant, le lundi 4 mars sur "France 2" le documentaire, à la fois fascinant et malaiseux sur "Des jumelles singulières", que je me suis avisé que la télévision fonctionnait aussi sur le système troublant de la gémellité.

Je m'explique, c'est mieux.

Soit par paresse, soit par manque d'imagination, soit plus sûrement par soumission aux goûts pluriels de notre époque, la télévision a horreur de l'unique. Un concept d'émission fonctionne-t-il, couronné par l'Audimat qui est à l'intelligence ce que le saintdoux est à l'Islam (dois-je ici rappeler le célèbre proverbe breton : "Avec du temps et du saintdoux, un cachalot em... bête un pou" ?) qu'une autre chaîne s'empresse d'en fabriquer un clone, une copie plus ou moins conforme mais en tout cas toujours conformiste. Cela marche d'ailleurs dans tous les sens, du service public au privé et retour, avec une mention particulière pour M6 qui est, elle, très régulièrement pillée pour ses excellentes émissions didactiques.

Dorothée martyrise-t-elle avec succès les chères têtes blondes, qu'on lui envoie dans les pattes une apprentie-saucière en la personne de Maureen. Arthur (Arthur comment, déjà ?) fait du karakoé ? Laurent Ruquier qui réussit l'exploit d'être plus vulgaire que le précité, se précipite sur le plébaque qu'il morpionne sans vergogne. L'émission de Denisot, "Télé-Dimanche", fait un tabac le dimanche à midi sur Canal +, aussitôt Jacques Chancel se rue sur le télé-pillage. On ne compte plus les émissions d'actualité qui se télescopent, les télé-achats qui se concurrencent, les feuilletons américains qui se doublonnent, les comiques qui se répètent, les invités qui se chevauchent (parfois en tout bien tout honneur, mais franchement, quelle que soit l'affection qu'on

éprouve pour le trio Marielle-Rochefort-Noiret, on a un peu saturé lors de leur promotion croisée pour "Les grands ducs") et même plagiat pur et simple.

Ainsi vois-je que sera diffusé le 6 mars (et c'est pourquoi j'en parle ici et non dans les programmes qui suivent) une émission de Mireille Dumas, sorte de ouate-et-pythie qui, dans son "Bas les masques" s'interroge gravement : "Peut-on rire de tout ?". Avec, entre autres invités, le professeur Choron et Karl Zéro, le nouvel arbitre des élégances humoristiques. Or, j'ai le souvenir, pas très ancien, d'une émission de Dechavanne, intitulée "Peut-on rire de tout ?" avec, comme invités entre autres, Karl Zéro et le professeur Choron (lequel fut d'ailleurs justement fustigé pour une fine plaisanterie de "Hara-Kiri" sur les pyjamas de déportés). Comme on le voit, madame Dumas, pimpant apprêt, ne se fouille pas trop ce qui lui sert de citrouille pour trouver des sujets.

(Au fait, peut-on vraiment rire de tout ? Mais bien entendu, mon cher Durafour-à-pin !)

Voir double n'est pas inhabituel quand on boit. Mais à la télé où les bons coups sont rares, on préférerait davantage de singulier.

VENDREDI 8 MARS

FRANCE 2 - 22 H 35

"Bouillon de culture"

C'est la dame à nout'défunt président qu'elle vient causer dans le poste à Pivot. Après cinquante mille interviewes toutes plus "exclusives" les unes que les autres, on n'en attend nulle révélation sauf si, tout d'un coup, la personne craquait devant le monument de culture qu'est Bernard. Du coup, on apprendrait comment le François le faisait (le café) et si elle était grosse comment (sa tête). Hélas, je crains qu'il faille se contenter des

préférences littéraires du Président, un coup Chardonne, un coup Guimard (lequel, par parenthèse, maintenant que son gourou est mouru, pourrait dévoiler quel est le contenu de cette lettre de Brasillach que le *de cujus* conservait précieusement dans un tiroir de commode), sa dilection imbécile pour le cinéma italien et son goût de chiottes pour l'architecture en peau de cochon. Rappelons tout de même que c'est à la demande de la famille - c'est à dire de tatie Danielle en l'occurrence - qu'est intervenue l'interdiction du bouquin de Gubler & Gonod ; rien à voir bien entendu avec le fait que l'évadée de la planète des singes allait, ventre à terre, sortir le sien...

SAMEDI 9 MARS

TF1 - 20 H 45

"Top aux Carpentier"

Il sera beaucoup pardonné à Christophe Dechavanne pour avoir sorti de l'hospice cathodique où ils croupissaient depuis une bonne décennie, Maritie et Gilbert Carpentier et leur avoir donné un "top" en hommage à leurs trente ans de carrière. Le mérite de ces deux bons vieux n'était pas mince : ils filmaient sans chichis, sans mouvements de caméras à filer la nausée, des artistes qui venaient faire honnêtement leur métier, c'est à dire chanter, sans nous bassiner avec leurs opinions sur le Sida (nous n'avions que la vérole, en ce temps-là !), sur le fâchisme (ah, la guerre froide !) ou la faim dans le monde (on mangeait de la daube, monsieur !) Hélas, cette soirée ne sera qu'une petite plage non-polluée dans l'océan des nullités de variétés -encore que "Taratata" de Nagui ait quelques qualités.

ARTE - 22 H 20

"Les dossiers de l'histoire"

Utilement titré : "Siegmaringen, l'ultime trahison", ce documentaire

au poste

ADG

BLE VUE

retracera les dernières heures de l'Etat français à Siegmaringen où se replièrent -certains furent kidnappés, tel le maréchal Pétain- ceux qui fuyaient les pelotons d'exécution, les tondeurs de femmes et les chauffeurs de pieds. Le reportage est signé par Rachel Kahn et Laurent Perrin. Lequel l'emportera ?

DIMANCHE 10 MARS

M6 - 20 H 45

"Capital"

Quand le dimanche soir, TF1 et France 2 nous passent soit des films moyens, soit des déjà vus (l'excellent "Piège en haute mer"), il ne reste plus qu'à se rabattre, sans rancune ni rancœur, sur la petite chaîne qui monte, qui nous propose à la suite un "Capital" toujours intéressant par ses reportages fouillés et impertinents et un "Culture Pub" souvent fort réjouissant (j'adore les publicités africaines). Ce soir, "Capital" se penche sur le discount, ses pièges, ses bienfaits, ses excès et "Culture Pub" sur la réclame au pays du froid, la Norvège en l'occurrence, qu'on nous annonce comme très rigolote. Voyons voir pour voir...

LUNDI 11 MARS

FRANCE 2 - 20 H 55

"Les allumettes suédoises"

Deuxième partie de ce téléfilm adapté des aventures du petit Bébert Sabatier (en fait Olivier, joliment interprété par un gamin du nom de Naël Marandin dont on reparlera) sur la Butte. Les livres de Sabatier étaient un petit bonheur, le grand réalisateur qu'était Jacques Ertaud en a fait un gros. "Reconstitution trop léchée" pinaillent certains tandis que d'autres se plaignent de la fidélité de l'adaptation, à croire que ces bons critiques demandent régulièrement à leur femme de ménage de sagouiller leur travail et de casser toute la vaisselle à bord. Je

tiens quant à moi à dire mon plaisir devant un boulot bien fait et à avoir une pensée émue pour M. Ertaud, récemment disparu, que je n'ai pas connu, mais qui avait eu la délicatesse d'être fidèle à l'esprit de mon roman "Le Grand Môme" qu'il avait filmé pour "Série noire", alors qu'un voyou de caméra avait littéralement saboté "Pour venger pépère", un autre de mes bouquins, auquel je tenais particulièrement. En tout cas, réchauffez-vous sans remords à la petite flamme nostalgique de ces allumettes-là.

MARDI 12 MARS

FRANCE 3 - 20 H 50

"Fa si la chanter"

En Nouvelle Calédonie d'où je reviens, cette émission qui est diffusée en début de soirée, fait un malheur, alors que "Les guignols de l'info" de Canaque Plus, reçu là-bas depuis peu, sont boudés par nos compatriotes ultra-marins qui n'y pigent que pouic. C'est peu de dire que le parisianisme n'y fait pas recette. En revanche, les gens qui aiment chanter, se retrouvent dans cette émission bon-enfant qui sera ce soir diffusée en premier temps. Tous à vos "petits formats" !

MERCREDI 13 MARS

FRANCE 3 - 23 H 20

"Un siècle d'écrivains"

Très et trop tardive cette émission ? Certes, mais les magnétoscopes ne sont pas faits que pour les chienneries du "Journal du hard". Depuis la création de cette émission qui pourrait faire, tous épisodes réunis, un formidable outil pédagogique, je n'ai cessé de proclamer son excellence. Ce soir, c'est Lawrence Durrell qui s'y colle, celui du "Quatuor d'Alexandrie", mais aussi on espère celui, plus méconnu, de l'humoriste dont a récemment publié deux petits volumes d'hilarants

souvenirs diplomatiques ("Un peu de tenue, messieurs" et l'autre dont j'ai oublié le titre et que Beketch refuse de me rendre), du journaliste très "Service" qu'il fut à Chypre ("Citrons amers") et même, pourquoi pas, celui que décrit son zoologue de frère, Gérard Durell, dans le tendre, émouvant et drôle "Féerie dans l'île" ("Ma famille et autres animaux" en d'autres éditions), un livre que Jean Bourdier m'avait recommandé il y a vingt ans, qui ne m'a jamais quitté et que je relis régulièrement.

JEUDI 14 MARS

TF1 - 23 H 50

"Ex-Libris"

Ce soir, PPDA reçoit... Danielle Mitterrand, la méchante femme. Ben, il est pas rancuneux, PPDA !

VENDREDI 15 MARS

M6 - 20 H 45

"Maxi Culture Pub"

Les magnétoscopes n'étant pas seulement faits... etc. (voir plus haut), n'étant pas question de rater "Thalassa" (de la plongée, en plus !) et "Faut pas rêver" (soirée France 3), on enregistrera cette première d'une émission de jeux basée sur la publicité. Attention de ne pas se laisser déborder, monsieur le producteur, mais on regardera avec sympathie ces bêtisiers, ces coulisses, ces gags, avec la participation du sympathique et talentueux Richard Gotainer et du plus discutable Lafesse. Personnellement, la pub' qui me fait le plus rire, en ce moment, c'est celle sur une automobile où le mari au lit "fait la chenille" après avoir fait le rouleau de printemps et l'huître géante sous son drap. Le plus inquiétant, c'est que je suis infichu de ma souvenir de quelle bagnole il s'agit... Grandeur et misère de la réclame !

« Par delà les nuages »

de Michelangelo Antonioni

Le metteur en scène italien, après dix ans d'absence, revient avec une œuvre énergique. "Par delà les nuages" est aussi "Par delà les histoires" qui ont ici un aspect ouvert obligeant le spectateur à imaginer ses propres conclusions. Ainsi le cinéma est un espace de liberté. Ce beau film nous offre des histoires, des paysages, mais aussi des corps de femmes. C'est d'un érotisme limpide qui est beauté et admiration pour tout ce qui tend à la perfection. Quatre histoires s'organisent autour du rêve, qui vont promener le spectateur dans des villes de France et d'Italie. La manière dont sont filmées les rues d'Aix-en-Provence ou la baie de Portofino est unique. Ces histoires d'amour et de désir sont inspirées des nouvelles qu'Antonioni écrivait il y a quelques années. On sait que le maître de "L'Avventura", aujourd'hui très diminué (il est aphasique), s'est fait aider par Wim Wenders, également co-auteur du scénario. Le résultat de cette étonnante rencontre est un régal. Ce film d'esthètes évite heureusement l'écueil de... l'esthétisme pour le plaisir. Attention : aucune de ces histoires n'est morale. Ce n'est pas pour les enfants ! Cette dernière réalisation du Michel-Ange de la pellicule réunit une brillante distribution dans de courtes apparitions : Sophie Marceau, John Malkovich, Fanny Ardant, Jean Reno, Irène Jacob, Vincent Perez et... cerises sur le gâteau : Jeanne Moreau et Marcello Mastroianni, dans une courte mais puissante apparition. Treize ans après "Identification d'une femme", Antonioni, s'il a perdu la parole, a, en revanche, gardé son œil et tout son savoir-faire.

Olmetta

Balades

« La Réunion »

Puisque que le président Chirac s'intéresse à ce département français, nous sommes allés nous y balader. D. de Beketch, notre directrice, souhaite que son journal colle à l'actualité... Aujourd'hui français, ces 2 512 km² de l'archipel des Mascareignes nous représentent dans l'océan Indien à 9 940 km de Paris... Département depuis 1946, l'île voit cohabiter dans une quasi parfaite harmonie : Blancs originaires de l'île ou de la métropole (les Zoreils), Africains (les Cafres), Indiens tamouls (les Malabars) et Indiens musulmans (les Zarabes). Les Chinois tiennent les commerces d'alimentation. La religion catholique est majoritairement pratiquée et s'exprime sans heurts avec la musulmane (en expansion) et l'hindoue (d'où le nom : La Réunion). Environ trente familles juives vivent sur l'île... C'est le Paradis sur terre, écrivait Leconte de Lisle... La faune (le célèbre oiseau, le paille-en-queue, est le symbole de La Réunion) ne comporte aucun animal hostile à l'homme et la flore luxuriante le laisserait croire. Cette très séduisante "danseuse" de notre République bénéficie de toute l'attention de nos hommes et femmes politiques. Margie Sudre, député puis ministricule chargée de la Francophonie, est l'une des plus charmantes "Juppettes". Elle défend avec ferveur son département comme le fit, durant environ trente ans, Michel Debré qui cumulait le mandat de député de La Réunion avec celui de maire d'Amboise... On croit rêver ! L'île est très proche de la métropole... Elle aussi est constellée de "tags". Ici, le revenu minimum d'insertion est considéré comme un argent de poche miraculeux... A tel point que les autorités locales le suppriment systématiquement à tout refus d'une proposition de travail présentée à un assujetti... Mais, comme il n'y a pratiquement pas de boulot à offrir... petites combines, RMI et "allocations braguette" (allocations familiales) font la vie douce. Et puis, on pardonne tout à une région où jolie fille se dit, en créole : "C'est un' tantine pétard". La Réunion détenait, dans les années passées, le record national des personnes soumises à l'impôt sur les grandes fortunes (28 % en valeur relative) et celui des bénéficiaires du RMI (48 500 personnes en 1991)... De quoi faire réfléchir le "meilleur économiste" Raymond Barre, natif de La Réunion et dont l'allure mi-canard, mi-dindon rappelle l'oiseau de cette région, maintenant disparu, le... Dodo.

Olmetta

« L'Affrontement »

de Bill C. Davis

Auteur new-yorkais à succès, Bill Davis a écrit une œuvre forte. Jean Piat l'a adaptée pour la jouer en français... et c'est totalement réussi ! Voici un grand moment de théâtre qui engendre une profonde émotion. Jean Piat se plaît à dire que le rire peut se glisser dans les situations les plus tragiques. L'humour est souvent un refuge. Il va l'être durant les deux heures qui verront s'affronter Tim Farley (Jean Piat) et Marck Dolson (Francis Lalanne)... prêtres. Leur pomme de discorde : le sacerdoce des femmes ! L'argumentation pour et la théorie contre sont aussi brillantes l'une que l'autre et farouchement défendues par les protagonistes. Le jeune Marck Dolson, brûlé par une foi intense, est en révolte contre le conformisme du père Tim Farley devenu philosophe au fil du temps. Ce dernier va tenter de canaliser les ardeurs du fougueux séminariste, à quelques jours de son diaconat. Il échouera... Le public ne s'y trompe pas qui arrive en nombre au théâtre où, dans un silence religieux, le beau texte de cet affrontement donne à réfléchir. Les règles fondamentales de l'Eglise et, la première, l'obéissance au Saint-Père, sont rappelées avec une rigoureuse conviction par l'ainé. Le futur prêtre, tout en restant respectueux, crie ses certitudes, ses angoisses, son désir de perfection. Le séminariste que je fus ne pouvait que sortir bouleversé de ce dialogue puissant. Il y avait bien longtemps que le théâtre d'aujourd'hui ne nous parlait plus de l'Eglise que pour la ridiculiser. Ici, elle triomphe en majesté. François de Lamothe a réalisé un astucieux décor qui nous fait passer très vite du bureau du père Tim Farley à son église. Monsieur Jean Piat, diction parfaite, port du costume de clergyman impeccable, est un curé inspiré et pourtant vraiment humain. Après nous avoir beaucoup agacé ailleurs, monsieur Francis Lalanne nous bouleverse ici. Touchant de foi déterminée, de courage sincère, il est un parfait "apprenti curé". Un très grand comédien ! Si c'est un miracle, prions pour qu'il se renouvelle. A voir absolument. L'émotion de qualité est rare... Théâtre Fontaine : 48 74 74 40.

Olmetta

Rendez à ces Arts

Constant Le Breton

Il a droit en ce moment à deux expositions, grâce à son fils et à l'Association qui celui-ci a créée. Deux expos prestigieuses puisque sises au Musée Marmottan pour sa peinture et à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris pour ses bois gravés.

On comprend très bien, en découvrant son œuvre et sa biographie, pourquoi Constant Le Breton est si mal connu. Il ne travaillait vraiment pas avec son siècle. Fils d'artisan pour commencer, ses parents étaient marinières sur la Loire, une langoureuse que Consant va maintes fois flatter sur ses toiles. Comme il veut être peintre, sa famille l'envoie chez un spécialiste des devantures de boutiques, puis chez un décorateur. Pugnace, il fréquente les musées. Et, en 1913, il est reçu à l'Ecole des Arts-déco de Paris. Mais, comme il n'a pas le sou, il ne peut suivre les cours et s'emploie chez des décorateurs italiens pour peindre des trumeaux dans le style de Boucher. Quand il est libre, il va au Louvre ; ou au poulailler de l'Opéra.

Et puis il fait la guerre. Quand d'autres, protégés, continuent d'inventer des styles abscons, il est volontaire pour les Dardanelles et passera plus de trois ans dans l'armée d'Orient. Dont il rapportera toutefois des dessins intéressants. Et l'admiration de Jérôme Carcopino, quand même.

Lorsqu'il revient, il ne s'acquine pas avec une "branchée" de l'époque. Il épouse sa marraine de guerre, une modiste qui l'aidera toujours. Il a "tout faux", Constant Le Breton, pour se faire connaître !

N'exagérons pas non plus dans le misérabilisme. Son talent lui vaut des amitiés auprès de Maurice Denis, d'Antoine Bourdelle, plus tard de Genevoix, de Segonzac (dont il fait un portrait) ou de Maurras (dont il illustre *Les Amants de Venise*).

C'est de la gravure qu'il vit, et de l'illustration. Il travaille aussi bien sur bois que sur cuivre.

Quant à ses peintures - car il ne cessa jamais de peindre - elles sont d'une force dans les coloris et dans le dessin, d'une nuance dans le détail des portraits, des scènes de genre ou des paysages, qui font de lui un peintre de très grande qualité.

Nathalie Manceaux

Musée Marmottan, 2 rue Louis Boilly, Paris XVIe.

Bibliothèque historique de la Ville de Paris, rue Malher, Paris IIIe.

Un jour

Une maison de premier ordre...

Au début du mois de mars 1899, l'"Echo de la semaine" publia **A**ce placard... publicitaire, qu'on pouvait lire sur la porte d'entrée d'un hôtel de Dalton City, une ville canadienne où, depuis 1896, les chercheurs d'or affluaient : *"Le propriétaire de l'hôtel informe MM. les voyageurs qu'il ne saurait être tenu à aucune responsabilité quant à leur sécurité personnelle, leur existence ou les voleurs."*

MM. les voyageurs sont priés de prendre certaines précautions, chaque fois qu'ils croiront devoir échanger des coups de revolver dans la salle à manger, une balle égarée pouvant atteindre inutilement un domestique ou une personne étrangère à leur discussion. Ils seront personnellement responsables de toute espèce de meubles, glaces, vaisselle, etc., brisés en causant. Les frais de funérailles se paient à part et sont également personnels.

Les voyageurs peuvent, s'ils le désirent, contracter une assurance sur la vie pour la durée de leur séjour.

L'administration ne tiendra aucun compte des plaintes relatives au service.

Tous nos domestiques sont armés et MM. les voyageurs pourront s'expliquer directement avec eux.

Tout voyageur qui prétendrait à l'usage exclusif d'un lit paiera un supplément de deux dollars. Notre hôtel étant une maison de premier ordre, réservée à la clientèle élégante, MM. les voyageurs sont invités à s'y conduire en parfaits gentlemen.

Le propriétaire tient essentiellement à cette condition et se réserve d'appuyer, au besoin, ses exigences par des coups de fusil. Un bal est donné tous les samedis. On n'y est pas admis nu-pieds."

Les frères Dalton et leur joyeuse bande de pistoleros furent-ils clients de cet accueillant établissement, qui n'est point sans rappeler notre "Auberge des Adrets" de sinistre mémoire ?

Jean Silve de VENTAVON

Mes bien chers frères.

Cher ami,

Ernest Epaulard...

Henri Lemoine...

Emile Joyeux...

Ils sont deux cent quatre-vingt-trois. Je les ai comptés. Leurs noms sont gravés sur le marbre. La petite chapelle qui leur est consacrée, dans mon église, est parée, de haut en bas, de ce beau marbre blanc. Au centre, appuyé sur le mur, l'autel évoque le sacrifice du Christ et la possibilité pour toutes les générations de chrétiens d'être unis à son offrande. Ils sont morts pour la France pendant la Grande Guerre, il y a quatre-vingts ans, en 1916. Nous commémorons ces jours-ci leurs souffrances à Verdun. Ce matin tôt, j'ai célébré la messe dans la petite chapelle pour ces soldats et pour la France. Mais, à tous ces noms, j'ai ajouté le vôtre, parce que vous partagez avec eux le même amour de la France. Je connais votre foi. Je sais aussi que Dieu pourra permettre encore, pour sa Fille Aînée et pour son Eglise, de nouvelles et de terribles épreuves. Nous les affronterons comme nos pères les ont affrontées. N'est-ce pas déjà le combat du *Libre Journal* ? Une dure maladie vous assaille ; vous souffrez dans votre corps, donc aussi dans votre âme. A l'autel ce matin, dans la petite chapelle dédiée aux soldats de 1916, j'ai prié spécialement pour vous. Vous aimez Jésus-Christ, vous aimez la France. Unissez vos souffrances aux souffrances de Jésus-Christ et aux souffrances de ces héros. Ce combat vous réunit. La victoire aussi.

Abbé Guy-Marie

La Grande Guerre

Assis dans le métro

A la suite de notre article consacré aux "pirates de l'air", un lecteur "ferrovi-pathe" nous adresse ces informations sur le métro parisien pendant la Grande Guerre.

Le soir du 29 janvier 1916, une bombe, jetée d'un dirigeable, tombe boulevard de Belleville à proximité de la station Couronnes et percute la voûte du tunnel. La Ville de Paris utilisera finalement l'excavation produite par la bombe pour en faire une baie d'aération encore visible aujourd'hui...

Autres stations "victimes de guerre" : Saint-Paul, Campo-Formio et Corvisart.

Malgré cet intérêt marqué des bombardiers pour les taupes parisiennes, les stations assez profondes furent, dès les premiers raids, aménagées en abris antiaériens.

A la première alerte, les trains étaient stoppés, le courant coupé et la population invitée à descendre sur la voie où on lui assurait qu'elle était en sécurité.

C'est paradoxalement cette conviction qui fut à l'origine de l'un des drames les plus meurtriers de l'histoire du métro.

En 1918, la "Grosse Bertha", qu'on appellera d'abord "Le Kolossal", commence ses tirs sur la capitale. On pense d'abord à des Zeppelins ou à des avions invisibles (!). Et quand la rumeur commence à courir qu'il s'agit d'obus, les incrédules se récrient.

— N'allez pas croire ces sinistres bêtises ; un canon à 110 kilomètres, c'est de la fantasmagorie !

Pourtant, Paris doit se rendre à l'évidence : ce sont bien des obus qui tombent avec une régularité d'horloge. Un par quart d'heure.

Le 11 mars, le quartier des Buttes-Chaumont est visé.

Un obus tombe sur l'avenue Secrétan, très fréquentée en ce jour de marché. La foule affolée se rue dans le métro et dévale les escaliers de la station Bolivar.

Las ! En bas, les portes font un barrage infranchissable. Les ingénieurs du "Métropolitain" qui les ont conçues pour s'ouvrir facilement vers l'extérieur au cas où une panique se produirait dans la station n'avaient pas pensé qu'on allait un jour se précipiter *pour entrer* dans les souterrains.

Les premiers rangs sont écrasés ou étouffés par les derniers venus qui poussent désespérément devant eux. Finalement, les portes cèdent, livrant passage à ceux qui, n'ayant pas été étouffés, trébuchent sur les corps des asphyxiés et tombent pour être à leur tour piétinés par ceux qui suivent.

Le flot humain roule jusqu'à la salle des billets. Il abandonnera soixante-six cadavres, qui s'ajoutent aux autres victimes du bombardement.

Leçon de cette terrible expérience : les portes des accès seront aménagées pour s'ouvrir indifféremment dans un sens ou dans l'autre. Ce sera pourtant inutile : quarante ans plus tard, dans les mêmes conditions exactement, une foule ameutée par les communistes contre l'OAS et que charge la Police gaulliste viendra s'écraser sur les portes verrouillées de la station Charonne. Pour le métro, la Grande Guerre fut aussi l'époque de la "lumière bleue" dont le halo étrange subsistait encore dans les rames de bois au début des années soixante.

L'invasion du nord de la France ayant interrompu la fourniture du charbon nécessaire aux usines thermiques, imposant de réduire la consommation d'électricité, l'éclairage des stations déjà très rudi-

mentaire fut réduit de moitié à partir de décembre 1916. Sur chaque quai, il ne restait plus qu'une dizaine d'ampoules jaunâtres. Quant aux voitures, elles étaient éclairées par trois séries de lampes. Une des séries fut éteinte.

En outre, les pouvoirs publics imposèrent, "à titre de protection contre les aéronefs ennemis", que les trains circulant sur les lignes aériennes ne fussent plus éclairés que par des lampes bleues.

Dans les sections souterraines, les rames ressemblaient à des trains fantômes. "Leur aspect était tellement sinistre, raconte Jean Robert, historien du métro, que les réclamations affluèrent, non seulement de la part des voyageurs mais aussi du personnel. La compagnie fut alors autorisée à apporter des modifications aux circuits électriques de ces trains pour permettre l'éclairage des voitures par une série de cinq lampes blanches le jour, et une série de cinq lampes bleues la nuit ; la troisième série, pour les voitures qui en étaient équipées, restait éteinte en permanence par mesure d'économie."

L'éclairage normal ne fut rétabli qu'en avril 1919 dans les stations et en octobre de la même année dans les trains.

Mais auparavant, en 1916, les compagnies avaient dû réduire le nombre des trains en service pour économiser l'énergie. En raison de l'intensité du trafic, il fallut augmenter la capacité des voitures. Les banquettes de deuxième classe furent donc réduites en nombre. Chaque rame comportait une voiture de seconde n'offrant que des places debout. D'autres ne proposaient plus que sept places assises.

Ainsi, à leur manière, les usagers du métro partagèrent la souffrance des soldats enterrés dans les tranchées...